
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08242342 1



MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT.

QUATRIEME PARTIE.



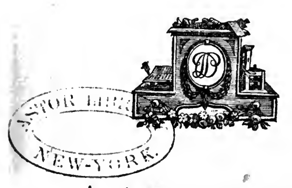
MÉMOIRES

DU BARON DE TOTT,

SUR LES TURCS

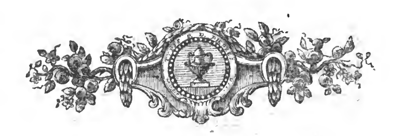
ET LES TARTARES.

QUATRIEME PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIV.



MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT.

QUATRIEME PARTIE.

APRÈS avoir obſervé le caractère, les mœurs & le gouvernement des Turcs, dans la capitale de leur vaſte Empire, il me reſtait à parcourir les Provinces éloignées, à examiner les différentes nations qu'elles contiennent, afin de découvrir la nuance que l'éloignement du Deſpote produit néceſſairement ſur le Deſpotiſme.

Les abus qui s'étaient introduits dans

les différens établiſſemens du commerce de France en Levant, nés de la contrariété des loix plus que de l'inobſervance des régles, avaient déterminé le Gouvernement à faire inſpecter les Échelles. Cette miſſion me fut confiée.

La frégate du Roi l'Athalante, commandée par M. le Baron de Durfort, reçut ordre d'armer, pour me conduire dans ma tournée, & M. le Comte & Madame la Comteſſe de Teſſé, M. le Duc d'Ayen, & le Comte de Meun que la même frégate devait préalablement tranſporter en Sicile, étant arrivés à Toulon, nous mîmes à la voile le deux Mai : nous trouvâmes à la hauteur du Cap Corſe, le vent d'Eſt établi, & M. de Durfort ſe détermina à relâcher à Gênes, d'où après quelques jours il remit en mer, & débarqua les Voyageurs à leur deſtination.

On fit enſuite voile pour Malthe où

je devais m'acquitter d'une commiſſion dont j'étais chargé auprès du Grand-Maître. Et nous nous rendîmes de là à l'île de Candie où je commençai mon inſpection.

Cette île, l'ancienne Crète qui ſépare en quelque manière l'Archipel de la Méditerranée, eſt formée d'une longue chaîne de montagnes dirigées de l'Oueſt à l'Eſt. On peut la conſidèrer, comme une continuité de celle, qui du Nord de l'Adriatique, paſſe ſur la Morée, & ſe retrouve en Caramanie pour s'y rejoindre au Mont-Liban.

L'île de Crète célébrée par les Poëtes de l'Antiquité la plus reculée, offre encore à la curioſité des voyageurs ſon fameux labyrinthe. Elle voudrait auſſi s'approprier le véritable Mont-Olympe que les côtes d'Europe & d'Aſie lui diſputent [1], mais les pieuſes fictions qui

[1] On voit deux autres Monts Olympes, l'un dans l'Aſie

ſe ſuccèdent ont ſubſtitué à ces monumens du Paganiſme, la grotte de Sainte Marguerite, plus digne ſans doute de la vénération des Grecs modernes, & plus faite encore pour fixer l'attention du Phyſicien Naturaliſte [1]. Les montagnes plus rapprochées de la côte du Sud, rendent cette île preſque inabordable vers la Méditerranée, ce qui donne à la côte du Nord tous les avantages de la culture dont un mauvais ſol peut être ſuſceptible. Ce n'eſt auſſi qu'à la beauté du climat qu'il doit la richeſſe des productions que ſes habitans échangent contre le bled qui leur manque.

mineure, au pied duquel eſt ſituée la fameuſe ville de Bruſſe; l'autre en Europe dans le golphe de l'ancienne Theſſalonique. Ce dernier auprès duquel eſt un petit vallon qu'on nomme encore la vallée de Tempé, aurait des droits mieux conſtatés; mais l'aſpect de ces différentes montagnes ne mérite aucune préférence.

[1] Cette grotte eſt ſur-tout remarquable par la qualité des ſtalactiques qu'elle contient, & par les variétés qu'elle préſente.

Les huiles ſont la baſe de leur commerce, & la fabrication du ſavon leur principale induſtrie. Cet art y eſt cependant ſi peu perfectionné, que nonobſtant le voiſinage du conſommateur, notre commerce exporte la plus grande quantité de ces huiles pour les fabriquer dans les Savonneries de Marſeille & en débiter une partie à Conſtantinople. Les oliviers ſauvages que j'ai trouvé ſur la pointe orientale & inhabitée de cette île, atteſtent leur indigénat ; il eſt également reconnu pour le laurier-roſe qui ombrage & colore tous les vallons, en y entretenant une vapeur qu'on croit funeſte à ceux qui s'y laiſſent ſurprendre par le ſommeil. Les campagnes ſont couvertes d'orangers & de citronniers dont les fruits ſont préférables à ceux de Malthe & de Portugal. Le muche-muche du genre des abricots & de la groſſeur des mirabelles, mais plus dé-

délicat que les meilleurs fruits de ſon eſpèce, ſemble n'appartenir qu'au ſol de la Candie. Il produit les plantes les plus précieuſes.

Cette île long-temps poſſédée par les Vénitiens ; enlevée par Sultan Soliman à cette République qu'il dépouilla ſucceſſivement de ſes principaux domaines, conſerve les forteresſes qui ne purent la défendre & qui ne ſervent encore aujourd'hui que d'aſyle aux oppreſſeurs, ſans pouvoir réſiſter à la plus légère attaque étrangère ; c'eſt auſſi dans les défilés & l'arridité des montagnes que les habitans diſputent en faveur de leur brigandage, une indépendance, dont le cultivateur ne jouit jamais.

Les trois villes de Candie, la Canée & Rétimo ſont le chef-lieu des trois Pachalics dans leſquels le Gouvernement Ottoman a diviſé cette île. Le premier commande aux deux autres ſous

le titre de Séraskier, & tous trois vexent à l'envi cette malheureuse contrée. La milice Turque avec laquelle les Grecs Candiottes se sont affilées par de fréquens mariages au capin [1] a souvent mis des bornes à ces vexations, en se soulevant contre les vexateurs en dignité; mais ces mêmes Grecs profitent presque toujours de leur parenté avec les Jénissaires, pour devenir des vexateurs subalternes, plus dangereux pour leur voisins & constamment impunis.

En même-temps que ce mélange d'oppression & d'anarchie entretien le désordre sur toute la côte du Nord, une société de brigands établie dans les montagnes maintient l'ordre entre ses membres, s'y défend contre toute oppression, & couvre la mer de pirates. Cette espèce de République a pour

[1] On a donné dans la première partie de ces Mémoires l'explication de cette espèce de mariage.

alliés les Maniotes leur voisins; ils se prêtent des secours mutuels, & la faiblesse des Turcs ne peut en offrir à l'humanité qui gémit sous les déprédations de ces forbans.

La hauteur des montagnes qui prolongent la Candie, l'aridité de quelques-unes & la nature des végétaux qui couvrent les autres, sont les moindres indices des minéraux qu'elles contiennent. Tout y atteste également des volcans éteints, nombre de montagnes ont leur cratère, & j'ai trouvé près du cap Salomon [1], une petite île de marbre blanc, couverte en partie d'une couche de lave.

1 Il est situé à la pointe la plus orientale de l'île, & forme avec le Cap Sidéra, l'île Morenne, & cinq petits îlots. Le mouillage de Paleo Castro [*Grec*] vieux Château. Pendant la précédente guerre, un Corsaire Anglais qui s'était emparé de ce poste & qui avait placé sur les deux Caps des Védettes qui signalaient nos bâtimens au Nord & au Sud, incommoda beaucoup notre commerce.

Après notre départ de la Canée, la frégate mouilla à l'abri de cette île, d'où nous fîmes voile dans les premiers jours de Juin pour nous rendre à Alexandrie. Les vents qui à cette époque sont alisés de l'Ouest au Nord sans jamais agiter la mer, permettent aux navigateurs de calculer l'instant de leur arrivée en Egypte. J'observai pendant le cours de cette navigation, une vapeur que le vent pressait devant nous, & qui résistant à l'attraction du Soleil, & s'épaississant chaque jour, ne nous parut se former en nuages brumeux qu'à l'approche du rivage d'Egypte, que l'aspect de la colonne de Pompée nous annonça avant de le découvrir. Mais nous vîmes bientôt paraître le Château du Phare, & après avoir doublé le diamant [1], la frégate mouilla dans le

[1] On nomme ainsi un rocher à une demi-encablure de la pointe de terre sur laquelle le Phare est bâti, & qui sépare les deux ports d'Alexandrie.

port neuf d'Alexandrie. Je dépêchai le même jour un exprès au Consul du Caire pour le prévenir de mon arrivée, & requérir du Gouvernement les moyens de remonter le Nil jusqu'à la Capitale. Le Vice-Consul du Caire, accompagné de quatre Négocians & d'un Aga des Mamelucs arrivèrent le 11 Juin au matin de Rosette, où il avaient laissé les bateaux qui les avaient amenés, & que le Chék-Elbélet envoyait pour me transporter au Caire. La mésintelligence qui commençait à se manifester entre les Beys [1], & sur-tout la sortie de Murats [2] qui avec quelques troupes venait

[1] Les vingt-quatre Provinces qui divisent l'Egypte, sont gouvernées par autant de Beys; le premier d'entre eux, commande particulièrement au Caire, jouit du titre de Chékeibélet (Prince du pays); leur réunion forme le Divan, qu'un Pacha à trois queues préside au nom du Grand-Seigneur. On trouvera dans les détails qui suivront un tableau de ce Gouvernement tyrannique dans son origine, & devenu plus monstrueux en devenant plus faible.

[2] L'un des vingt-quatre Gouverneurs, & celui qui paraissait alors avoir la prépondérance.

de quitter la Capitale fous le prétexte de foumettre les Arabes de la Charkié, mais en effet pour vexer l'Egypte, rendaient cette précaution néceffaire à ma fûreté. Nous partîmes le 12 au foir pour nous rendre à Rofette, afin d'éviter la grande chaleur pendant la route de 12 lieues que nous avions à faire. Notre petite caravanne montée fur des mules, était compofée de trente perfonnes ; nous nous arrêtâmes à moitié chemin à la Maadié. Ce lieu de repos pour les voyageurs eft conftruit dans un terrein autrefois cultivé, mais livré depuis long-temps aux inondations de la mer, à l'aridité qu'elle procure, & aux déprédations des Arabes. Nous en partîmes après quelques heures, & le jour nous fit bientôt découvrir avec la cîme des Palmiers les pointes des Minarets de Rofette, & nous jouîmes après avoir traverfé cette ville jufqu'au bord du

Nil qui la prolonge, de l'étonnant tableau que le Delta préſente à la rive oppoſée.

Je m'embarquai le ſoir ſur la félouque du Chék-Elbélet avec les perſonnes qui m'accompagnaient. Ce bâtiment dont la poupe était couverte d'un grand tandelet, contenait une chambre à coucher & un ſallon garni de ſophas. Un autre bateau deſtiné pour les gens & la cuiſine nous accompagnait, s'arrêtait à côté de nous aux heures des repas, & à l'aide des vents qui refoulent les eaux du Nil, nous remontâmes ce fleuve à la voile, juſqu'au Caire, où nous arrivâmes le troiſième jour au ſoir.

Un Jéniſſaire du Conſul placé en vedette dans un bateau au-deſſous de Boulac [1] nous fit débarquer à l'endroit

[1] Bourg qui prolonge le Nil, ſert au débarquement pour la Capitale & peut être conſidéré, comme un de ſes fauxbourgs.

où l'on avait difpofé nos montures qui nous tranfportèrent nuit fermée chez le Conful.

Ifed-Pacha cet ancien favori du Grand-Seigneur dont j'ai déja parlé, était alors Pacha du Caire. Prévenu de mon arrivée, il m'envoya complimenter le lendemain ; le Chék-Elbélet me fit la même honnêteté, en me faifant preffer de le venir voir au plutôt : je ne prévis pas d'abord le motif de cette inftance, & lui ayant fait répondre que quelqu'inftruit que je fuffe de la réalité de fa prépondérance en Egypte, je ne pouvais cependant me difpenfer de reconnaître, au moins en apparence, celle du Grand-Seigneur dans la perfonne de fon Pacha. Le Bey commandant ordonna à fon Grand-Ecuyer & aux Officiers de Police de préparer toutes chofes pour hâter ma vifite au Gouverneur.

Le Conful m'avait dit, en mettant

pied à terre, que le Chék-Elbélet prévenu de mon arrivée, & présumant que je me débarquerais de jour avait disposé un grand nombre d'Officiers & de Saratches pour me faire faire une entrée publique d'autant plus distinguée que nonobstant le droit de monter à cheval, réservé aux Beys & aux grands de l'Empire, on avait préparé sept chevaux pour faire partager ce privilège aux personnes qui m'accompagnaient. Le soin que j'eus d'arriver tard, ne fit que retarder une corvée qu'il me fallut supporter pour me rendre au Château du Caire, où le Pacha toujours prisonnier des Beys représente cependant la personne de leur Souverain. La curiosité du peuple fut telle que la crainte que devaient lui inspirer les deux files de Saratches qui me précédaient, ne put l'empêcher de se porter en foule sur mon passage, & les coups que ces soldats distribuaient

ſans motif, & ſeulement pour égayer la marche, n'empêcha pas la multitude d'attendre mon retour à la porte du Château. J'y trouvai le Pacha environné de toute la pompe du Viſiriat; il me reçut avec les mêmes cérémonies qui ſe pratiquent à Conſtantinople; mais notre ancienne liaiſon nous invitant au tête-à-tête, il écarta pour quelque temps la foule qui rempliſſait la ſalle du Divan, & ce fut en me confiant la fermentation qui exiſtait entre les Beys, (préſage d'une révolution), qu'il me donna l'explication de l'empreſſement du Chék-Elbélet à terminer tout cérémonial avec moi. Cependant on ne donna pas le temps à celui-ci de me recevoir, car à peine fus-je rendu chez moi dans le même ordre qui m'avait conduit au Château, que le parti oppoſé ayant éclaté, les Beys régnants ne ſongèrent plus qu'à s'emparer de la forteresse. Ce

moyen plus politique que militaire assure à celui qui sait se le procurer, la disposition des ordres du Grand-Seigneur en les faisant émaner du Pacha, le pistolet sous la gorge. Aussi ne tarda-t-on pas à voir un Firman prononcer l'exil des révoltés, tandis que ceux-ci méprisant ces vaines formalités, en fusillant leurs ennemis, les contraignirent après quelques jours d'une pétarade plus bruyante que meurtrière, à fuir vers la haute Egypte.

Des Mamelucs du parti victorieux, élevés à la dignité de Beys, remplacèrent les fuyards, & le Gouvernement paraissant tranquillisé, je me rendis à Gisa pour y passer quelques jours, & visiter les pyramides qui n'en sont éloignées que de quatre lieues.

Le sol de l'Egypte, son commerce, son Gouvernement & ses monumens qu'on doit considérer comme les annales

du monde les plus reculées, font des objets trop dignes d'être obſervés pour les confondre avec l'hiſtorique de mon voyage, & j'en réſerverai les détails afin de les réunir dans un même tableau.

Les Arabes qui devaient nous conduire aux pyramides, nous firent partir à minuit ; & nous mîmes pied à terre près de ces maſſes énormes à la pointe du jour. Le premier ſoin des perſonnes qui m'accompagnaient fut d'y pénétrer ; mais moins curieux d'un intérieur ſuffiſamment connu par les plans que M. Maillet, & différens voyageurs tous également d'accord, nous en ont donné, j'ai profité du peu de temps que je pouvais employer à mes obſervations, pour me livrer à des recherches qui m'avaient paru négligées juſqu'alors.

En m'approchant du ſphinx dont je parlerai ailleurs, les Arabes qui m'accompagnaient me firent remarquer l'ou-

verture qu'un des Beys d'Egypte avait fait dégager, jufqu'à une certaine profondeur, des fables qui la comblaient précédemment. Ils ajoutèrent que l'impiété d'un travail dont l'objet était de pénétrer dans l'afyle des morts n'avaient pas tardé à être punie, & que ce Bey avait perdu la vie dans la dernière révolution. Cependant, ces Arabes fi fcrupuleux, faifaient journellement commerce de momies, & fe portaient très-bien ; mais l'entreprife du Bey aurait nui fans doute à ce trafic ; tout négociant afpire à l'exclufif.

De retour à Gifa, où je m'étais déja occupé à deffiner la vue de l'île de Rhoda, du Nillometre & du vieux Caire, fitué vis-à-vis ; je profitai de l'offre que me fit un négociant Copte, & je me tranfportai dans fa maifon à la rive oppofée, afin d'y deffiner la vue de Gifa & des pyramides. Tandis que je

m'occupais de ce travail, un gros de cavalerie paſſe à toutes jambes ſous nos fenêtres, d'autres troupes ſuccèdent, les coups de piſtolet ſe font entendre de tous côtés, le tumulte augmente, le maître du logis barricàde ſa porte, & nous apprîmes bientôt par le Jéniſſaire qui nous accompagnait que le feu de la révolution, caché pendant quelques jours, venait encore d'éclater le matin par l'aſſaſſinat de trois Beys, & qu'un quatrième pour éviter le même ſort, fuyait avec les débris de ſon parti, pour rejoindre ſes adhérens dans la haute Egypte, où le parti victorieux avait intérêt d'empêcher cette réunion. Nous vîmes en même temps une grande félouque armée s'emparer du milieu du Nil, en interrompre la navigation, afin d'interdire aux fuyards, le moyen d'échapper à la proſcription en ſe jettant du côté de la Lybie : juſques-là étranger à cette

querelle, j'achevai mon deſſein, & le tumulte nous paraiſſant calmé, je m'embarquai pour retourner à Giſa ſans prévoir aucun obſtacle; mais à peine nos bateliers eurent-ils donné quelques coups de rames, qu'une vingtaine de cavaliers Mamelucs arrivants à toute bride, ſur le rivage, nous couchent en joue & nous menacent de faire feu, ſi nous n'abordons pas au plus vîte. C'eſt auſſi ce que nous fîmes. Nous apprîmes alors qu'un des Beys était au vieux Caire chargé de la garde du Nil, dont il avait interdit le paſſage; j'objectai en vain, que cette loi ne pouvait me regarder, & ne pouvant obtenir de ces MM. que le bout de leurs carabines pour toute réponſe, j'envoyai un négociant qui ſe trouvait avec moi, traiter directement cette affaire avec le Bey, qu'on nous dit être aſſis au coin d'une rue à peu de diſtance: celui-ci parut d'abord étonné d'ap-

prendre que je fuſſe au vieux Caire, & quand il ſut que j'y étais venu pour deſſiner, il objecta fort ſpirituellement que j'aurais dû mieux choiſir le moment; mais mon Ambaſſadeur ayant repliqué avec au moins autant de juſteſſe, que je n'avais pu prévoir qu'il leur plairait de s'égorger le matin, il obtint enfin avec quelques excuſes ſur ce qui s'était paſſé, l'ordre de me laiſſer continuer ma route. Pendant ce temps un Officier du Prince volait nos pipes, il fallut encore l'embarquer avec nous, ſous le prétexte de nous préſerver des inſultes de la félouque, mais en effet pour extorquer le ſalaire de ce prétendu ſervice; & j'arrivai à Giſa où je ne m'occupai plus que des préparatifs pour mon retour à Alexandrie.

Le Nil dont j'avais obſervé la croiſſance, était parvenu au degré qui permet l'ouverture du canal de Trajan.

Les crieurs publics destinés à annoncer au peuple, la crue journalière du fleuve, venaient de proclamer la fête de l'Arroussée[1]; mais nonobstant ces préparatifs, & ceux qu'on faisait pour poursuivre les fuyards, j'obtins du Chek-Elbélet les moyens de retourner à Alexandrie, & je me rembarquai sur les mêmes bateaux qui m'avaient amené, pour reprendre une navigation d'autant plus agréable, que l'élévation des eaux nous permettait alors de parcourir des yeux la plus peuplée comme la plus riche contrée de l'univers.

Avide de connaître les détails d'un ensemble aussi intéressant, j'avais rassemblé avec soin tout ce qui pouvait m'éclairer sur le Gouvernement, la population, les mœurs, le commerce & les rapports qu'il nécessite. La gaieté

[1] La fête de la nouvelle épouse.

du peuple qui bordait les rives du Nil, m'inſpira le deſir de m'en approcher; mais l'aſpect des Mamelucs qui voulaient m'accompagner à terre, aurait bientôt mis tout en fuite, ſans le ſoin que je pris de les faire reſter à bord, & de ne m'avancer qu'avec les ſeuls Européens. J'ai ſouvent joui du plaiſir de réunir les habitans des villages riverains, & de m'aſſurer par leurs réponſes de l'exactitude des notions que j'avais recueilli, & dont je vais préſenter le tableau.

L'Egypte ſituée dans l'angle orientale de l'Afrique, s'étend depuis la mer Méditerranée juſqu'à l'Abyſſinie, & comprend en latitude l'eſpace enfermé entre le 31 & le 23 degré, juſqu'à la ville de Suenné près du tropique au-deſſous des cataractes du Nil.

Ce fleuve dont les ſources ne ſont pas

bien connues [1], reçoit toutes les rivières dont l'Abyssinie & l'Ethiopie sont abondamment arrosées, descend dans l'Egypte qu'il traverse du Sud au Nord jusqu'à 4 lieues au-dessous du Caire, où se divisant en deux branches, il forme l'île si célèbre & si connue sous le nom de Delta : c'est aussi jusqu'à la pointe de cette île que les Egyptiens nomment en Arabe *Batn-el-Bacara* (le ventre de

[1] Un voyageur nommé Brus a, dit-on, prétendu les avoir trouvé. Jai vu au Caire le valet qu'il avoit pris, le guide qui le conduisait, le compagnon de son voyage. Je me suis assuré qu'il n'avait aucue connaissance de cette découverte, & l'on ne peut objecter contre ce témoignage, qu'un savant tel que M. Brus ne devait pas compte de ses observations à son valet. L'orgueil de la célébrité s'anéantit dans un désert, le maître & le valet disparaissent pour n'offrir plus aux besoins qui les environne, que deux hommes aussi empressés de se communiquer que nécessités à se prêter des secours mutuels. Le plus nerveux aurait seul des droits sur son compagnons, & le valet que je cite, né dans le pays, en avait d'incontestables pour garantir à M. Brus lui-même une découverte purement topographique.

la vache) que les plaines qui bordent le Nil, refferrées par des terreins plus élevés font les feuls cultivables, le fleuve ne pouvant étendre au-delà les tréfors dont fes eaux couvrent les terres qu'elles inondent.

Les montagnes qui bordent le Nil ne font à quatre lieues de diftance, vis-à-vis le Caire, qu'un banc de rochers de quarante à cinquante pieds d'élévation; il borde les plaines de la Lybie. Cette côte accompagne le cours du fleuve à plus ou moins de diftance, & ne femble deftinée qu'à fervir de rive à l'inondation générale. Le côté de l'Arabie plus montueux, appartient aux terres qui bordent la mer rouge, & prend déja le caractère de folidité qu'on obferve généralement aux côtes maritimes. Au-deffous du Caire, à la hauteur du fommet de l'angle du Delta, le banc de rochers de la Lybie, & les

côtes de l'Arabie s'ouvrent & s'éloignent vers le couchant & le levant, parallélement à la Méditerranée. Cette grande étendue de pays, depuis le Royaume de Barca jusqu'à Gase, est inondée par le fleuve, ou susceptible de l'être. Cette inondation périodique, dans un pays où il ne pleut presque jamais, & que l'ardeur du climat, la nature même du sol semblent avoir destiné au desséchement & à l'aridité, est sans doute un des phénomènes les plus surprenans; en observant le méchanisme qui l'opére, on s'apperçoit que l'Europe y contribue, en versant sur l'Abyssinie & l'Ethiopie les exhalaisons dont nos climats abondent. Des vents alisés de l'O. au N. soufflant réguliérement dans les mois de Juin, Juillet & Août, pressent continuellement des nuages brumeux, qui, sans priver l'Egypte du soleil, font passer en Abyssinie & en

Ethiopie ces vapeurs qui s'y raréfient, & rentrent par cent canaux dans le Nil, qui les répand enſuite en Egypte avec le limon, dont ſes eaux ſe chargent dans leur cours. On obſerve que devenues bourbeuſes par l'éboulement des terres argilleuſes qui compoſent le ſol, ces eaux paraiſſent en les buvant, auſſi légères & auſſi dépouillées que les eaux les plus claires, les Egyptiens croient celles du Nil, nourriſſantes, & diſent que ceux qui ſe ſont une fois rafraîchis dans leur fleuve, ne peuvent plus s'en éloigner.

Le culte que les anciens Egyptiens rendaient au Nil, juſtifié par le bonheur dont il les faiſait jouir, s'eſt en quelque manière conſervé ſous les Mahométans, ils donnent à ce fleuve le titre de très-ſaint, ils honorent auſſi ſa crue de toutes les cérémonies que l'antiquité Païenne lui avait conſacrées.

On observe cette croissance au Nilomètre, situé à la pointe méridionale de l'île de Rhoda, vis-à-vis le vieux Caire. Des crieurs publics distribués par quartier dans la Capitale, annoncent journellement au peuple, la crue du Nil, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au degré convenable à l'ouverture du canal qui conduit les eaux au milieu de la Ville, & delà dans les cîternes. Ce moment est déterminé par une certaine hauteur qu'on ne peut vérifier avec précision, parce que la superstition écarte l'œil du curieux, qui voudrait s'approcher de la colonne graduée placée au centre du bassin du Nilomètre. Le cri de Oufallah, qui signifie que Dieu a tenu sa promesse, annonce l'ouverture de ce canal. Des enfans portant des banderolles de diverses couleurs, accompagnent le crieur, & répandent la joie avec la certitude de l'abondance.

Sultan

Sultan Sélim, après avoir conquis l'Egypte, lui donna des loix, établit une nouvelle forme de Gouvernement, & détermina que ce Royaume devenu une Province de ſon vaſte Empire, ne devrait le tribut que dans les années ou la crue du Nil ſerait ſuffiſante à l'ouverture de ce Canal. Ce n'eſt en effet qu'à cette époque que les eaux ſuffiſent à la culture néceſſaire, & c'eſt auſſi ce qui arrive tous les ans; mais cette croiſſance n'eſt pas celle qui donne la plus grande abondance. Les eaux doivent à cet effet gagner le pied des montagnes, ce n'eſt qu'alors que l'on crie *Minel Dgebel, il-el-Dgebel* (d'une montagne à l'autre). C'eſt ſans doute pour ſe prémunir contre les années où le Nil laiſſerait beaucoup de terres ſans arroſement, que les anciens Souverains de l'Egypte firent conſtruire cette infinité de canaux, dont les principaux ſont encore entretenus; mais

dont le plus grand nombre a été abandonné, & par une ſuite néceſſaire, plus de la moitié de l'Egypte, ſans culture. Les plus ſoignés par le Gouvernement, ſont ceux qui portent l'eau au Caire, dans la Province du Fayoume, & à Alexandrie. Un Officier prépoſé à la garde de ce dernier, veille pour empêcher les Arabes de la Bachrié, qui jouiſſent du ſuperflu des eaux de ce Canal, de les détourner avant qu'Alexandrie ſoit pourvu, ou de l'ouvrir avant le tems fixé, ce qui empêcherait la crue du Nil. Celui qui conduit les eaux dans le Fayoume, eſt également ſurveillé, & ne peut être ouvert avant celui du Caire, qu'on nomme le Canal de Trajan.

Les anciens Egyptiens avaient la barbare coutume, d'immoler une jeune fille au Nil, lorſque la crue était au degré néceſſaire à l'ouverture de ce Canal; on la nommait l'Arouſſé (la nouvelle

épouſe). Et l'on conſerve encore le nom & les cérémonies de cette fête ſanguinaire que le Calife Omar a humaniſé, en ſubſtituant à la victime une colonne de terre qui la repréſente, & qu'on précipite dans le Nil. Les grands du Caire ſe rendent dans des gondoles parées à cette cérémonie ; elle eſt toujours ſuivie de fêtes & de feux d'artifice.

Nombre d'autres canaux ſoignés ſeulement par les habitans qui en jouiſſent, partent du bras du Nil, qui va à Damiette, & fertiliſent la Charquie. Cette Province ſituée dans l'iſthme de Suèz, eſt la plus conſidérable de l'Egypte, comme la plus ſuſceptible d'un grand accroiſſement de culture. Les plaines de Gaze, qui ſont au-delà, & que les Arabes occupent, ne feraient pas moins fertiles, ſi l'eſprit de dévaſtation n'y détruiſait juſqu'aux productions ſpontanées. Quantité d'autres canaux parcou-

rent le Delta, plusieurs sont navigables, & celui de Manouf communique les deux bras du Nil, à dix lieues au-dessous du sommet de l'angle nommé le ventre de la Vache. Ce canal part de Nadir, & non pas de Guéseid où d'Anville en a fixé l'ouverture, il traverse la Province de Manoufié, dont on ne peut comparer la culture qu'au potager le mieux soigné. La carte de ce célèbre Géographe m'a paru d'ailleurs aussi exacte qu'il était possible de la faire dans un pays où le Gouvernement n'a pu permettre de déterminer des bases, & dont le terrein est assez uni pour ne présenter aucun point d'où l'on puisse observer.

Le sol de l'Egypte est effectivement si bas, que ce n'est qu'à quelques monticules formées par les décombres de l'ancienne Alexandrie, & à la prodigieuse élévation de la colonne de Pom-

pée, qu'on peut reconnaître cet atterrage; toute la côte forme horifon, & l'on n'apperçoit à trois lieues en mer, que quelques palmiers qui paraiffent fortir de fes eaux; ce n'eft pas cependant à ce feul nivellement que l'Egypte doit l'inondation périodique qui l'arrofe.

On a déja vu que les vents alifés de l'O. au N. en chariant les brumes de l'Europe fur l'Abyffinie, foufflent dans la direction du Nil, & l'on reconnaîtra dans ce méchanifme, qu'en refoulant les eaux du fleuve, le vent devient le principal agent de fon débordement. Parvenu à fon plus haut degré vers le milieu de Septembre, les vents s'alifant alors dans la partie du Sud, concourent avec la pente naturelle du Nil, à accélérer l'écoulement des eaux en même tems qu'ils raffemblent l'excédent des nuages devenus inutiles fur l'Abyffinie & l'Ethiopie, pour les porter avec fruit vers les

fources de l'Euphrate, où le même phénomène d'une inondation périodique, enrichit la Méfopotamie immédiatement après que l'Egypte a été abreuvée. On voit à cette époque une colonne de nuages traverfer la Mer Rouge vers l'ifthme de Suèz, prolonger la Syrie, fe raffembler fur le Mont Ararat, tandis que le même vent alifé dans le Golphe Perfique, en comprimant les eaux de l'Euphrate, procure à la Méfopotamie par les mêmes moyens, les mêmes avantages dont l'Egypte jouit.

Cette obfervation météorologique, dont j'ai fuivi fcrupuleufement tous les détails, peut annuellement fe vérifier dans un climat où la pureté du ciel ne peut induire à erreur.

Toutes les defcriptions de l'Egypte fe font accordées jufqu'à préfent pour confidérer le limon dont les eaux du Nil fe chargent pendant la crue, & qu'elles

déposent ensuite sur les terres inondées, comme un engrais qui les fertilise. On ne découvre cependant dans son analyse aucune qualité végétative avant sa réunion au sable qui compose avec l'argile le sol de l'Egypte, dans la proportion des ouvrages de poteries. Ce limon n'est aussi que le produit des éboulemens que le Nil opére sur ses deux rives, il se charge alors de toute la partie argilleuse. Sa légéreté joint au mouvement des eaux, en tient les particules suspendues, tandis que la partie sabloneuse se dépose, & présente aux habitans de nouvelles îles, après l'écoulement de l'inondation. Le cultivateur s'en empare aussi-tôt, son industrie supplée à l'aridité des sables, il joint de la fiente de pigeons aux graines de melons d'eau qu'il y plante, & jouit d'une abondante récolte avant que la nouvelle inonda-

dion vienne encore détruire ces champs, pour en préparer de nouveaux.

Le tournoiement des eaux qui opèrent ces variations, résulte nécessairement du double effort de la pente & du vent qui agissent en sens contraire; mais le Nil est nonobstant cette agitation si facile à contenir, que plusieurs champs plus bas que la surface de ce fleuve, dans sa crue, sont préservés d'une inondation nuisible à leurs productions, par le seul secours d'un batard d'eau de huit à dix pouces d'épaisseur en terre humectée.

Ce moyen qui ne coûte au cultivateur, qu'un léger travail; est employé pour préserver le Delta lorsqu'il est menacé d'inondation. Cette île qui produit annuellement trois récoltes, est sans cesse arrosée par des machines construites sur le Nil & sur les canaux qui la coupent; mais elle éprouve rarement

la crainte d'être ſubmergée, & cette riche partie de l'Egypte, qui touche à la mer, ſentirait encore moins le gonflement du fleuve, ſi l'effet des vents aliſés, n'accumulait pas les eaux de la Méditerranée vers le Sud.

Il eſt important d'obſerver que le Delta plus élevé que le reſte de l'Egypte eſt bordé vers la mer, par une forêt de palmiers, appellée la forêt de Berelos, dont le ſol domine de beaucoup la plus grande élévation des eaux, & cette remarque topographique ſuffit pour détruire le ſyſtême de la formation du Delta par ſédiment; un terrein qui domine les plus fortes inondations, ne peut leur devoir ſon origine, il a pu ſeulement occaſionner la diviſion des deux bras du Nil; mais ni cette circonſtance, ni l'exiſtence de l'île qui les ſépare, ne méritait pas tant de travail, & M. Maillet aurait pu ſe diſ-

penſer de répéter à cet égard, le ſyſtême d'Ephore qui n'eut même aucun ſuccès dans l'opinion de ſes contemporains.

Les veſtiges des canaux qui arroſaient les Provinces de l'O. & de l'E. du Delta, annoncent que l'ancienne Egypte y avait ménagé la plus riche culture. On doit auſſi préſumer par l'étendue des ruines d'Alexandrie, la conſtruction du canal, & le nivellement naturel des terres qui entourent le lac Maréotis, & s'étendent à l'O. juſqu'au Royaume de Barca; que ce pays aujourd'hui livré aux Arabes, & preſque ſans culture, était auſſi riche en productions de tout genre, que la ville d'Alexandrie l'exigeait pour ſa propre ſubſiſtance.

On obſerve par la diſpoſition du canal d'Alexandrie, qu'en ſervant à abreuver cette Ville, & à faciliter ſon commerce, il devait encore en prolongeant la partie ſupérieure des terres cultivables qui ſont

à la rive gauche du Nil, vis-à-vis le Delta, fervir à les fertilifer, en même-tems qu'une digue conftruite au Béquers [1], reculait les bornes de la mer, pour ajouter à l'Egypte un grand terrein dont la culture touchait aux fauxbourgs de cette immenfe Ville, réduite aujourd'hui à un petit Bourg bâti fur le nouvel ifthme qui s'eft formé entre les deux Ports, & qui réunit l'île du Phare, à la terre ferme; cette Capitale du commerce de l'univers, condamnée depuis long-tems à ne fervir que d'entrepôt aux confommations de l'Egypte, femble s'être exilée elle-même de fes propres murailles; mais on ne peut jetter les yeux fur l'étendue & la magnificence de fes ruines, fans appercevoir que les plus grands moyens n'ont de valeur que dans la proportion du fiècle qui les em-

[1] Petit port fitué entre Alexandrie & Rofette.

ploie, & du génie des hommes placés pour les employer.

L'Egypte ſituée pour aſſocier à ſon commerce, l'Europe, l'Afriqu e les Indes avait beſoin d'un Port. Il devait être vaſte, & d'un abord facile, les bouches du Nil, n'offraient aucun de ces avantages, le ſeul Port qui fût ſur cette côte, placé à douze lieues du fleuve, dans un déſert, ne pouvait être apperçu que par un génie hardi; il fallait y bâtir une Ville, ce fut lui qui en deſſina le plan. A quel degré de ſplendeur n'a-t-il pas porté Alexandrie dans ſa naiſſance, il la joignit au Nil, par un canal navigable, & utile à la culture, elle devint la Ville de toutes les Nations, la métropole du commerce; il en honore les cendres que les ſiècles de barbarie ont amoncelés, & qui n'attendent qu'une main bienfaiſante qui les délaie, pour cimenter la reconſtruction

du plus vaſte édifice que l'eſprit humain ait jamais conçu.

Le fond de roche qui borde la côte d'Egypte, démontre que l'île du Pharo n'a pu être formée que du produit des cendres d'Alexandrie, & que le bas-fond qui ſéparait les deux baſſins, s'eſt élevé par les décombres que la mer y a repouſſé. Ce nouveau rivage atteſte encore la vérité de cette obſervation, & les vagues y mettent journellement à découvert nombre de pierres gravées, qui ne peuvent appartenir qu'aux décombres de l'ancienne Ville.

Ses ruines offrent à chaque pas le témoignage de ſon ancienne ſplendeur, & le manteau Macédonien que ſon enceinte repréſente, en rappellant le fondateur ſemble en avoir impoſé aux Barbares dans les différens ſaccagemens de cette ville. Les mêmes murailles qui garantiſſaient ſon induſtrie & ſes richeſ-

ſes défendent encore aujourd'hui ſes ruines, & préſentent un chef-d'œuvre de maçonnerie.

Quelques Hiſtoriens prétendent que les Sarraſins ont ſubſtitué cette enceinte à l'ancienne qu'ils avaient détruit; mais ſi l'on pouvait reconnaître la main de ces déprédateurs, ce ne pourrait être que dans les parties réparées, auſſi dépourvues de propreté que de régularité; on ne peut leur accorder la conſtruction des murs qui ſéparent Alexandrie de Nécropolis, il ne ſerait pas plus abſurde de leur attribuer l'élévation de la colonne de Pompée.

Ce monument dont l'objet & le fondateur ſont également inconnus, placé près du canal entre Nécropolis & les murs d'Alexandrie, devait appartenir au fauxbourg qui, ſuivant les Auteurs, joignait le lac Maréotis. On pourrait conjecturer par des fragmens de granite

rofe, & fur-tout par les anciennes fondations qui environnent cette colonne, qu'elle était élevée au milieu de la place marchande ; mais fans porter nos recherches au-delà des bornes pofées dans l'obfcurité des tems, le feul examen de ce monument fuffit à l'admiration. Je ne répéterai pas la defcription que M. Maillet & différens voyageurs en ont donnés. Je me bornerai à faire remarquer que cette maffe énorme pofée fur une pierre moitié moins grande que le ftilobate qui s'y appuie centralement, n'eft foutenu depuis tant de fiécles que par l'adhérence précife des deux plans & la perfection de leur coupe horifontale. Ce point d'appui que l'on peut examiner librement par une excavation faite dans le blocage qui femblait foutenir la bafe, eft un morceau de granite enfoncé à plus ou moins de profondeur dans le roc calcaire qui compofe le fol. L'infpection

des hiérogliphes gravés ſur la face que l'ouverture a miſe à découvert, pourrait faire ſuppoſer qu'on a employé pour cette pierre fondamentale, un fragment d'obéliſque. Il paraît cependant plus naturel de penſer que ces caractères préſentent l'hiſtorique de cette colonne.

Le parfait à-plomb que je viens de démontrer, ne laiſſe aucun doute ſur la poſe perpendiculaire & ſucceſſive du ſtilobate, de la baſe, du fût & du châpiteau; mais il n'eſt pas ſi aiſé de concevoir les moyens employés pour élever ce même fût d'un ſeul morceau de granit roſe de plus de quatre pieds de module, d'Ordre Corinthien. Ce travail n'a pu s'effectuer ſans le ſecours des grues, & cette obſervation ramenerait à croire que l'imitation du corbeau d'Archiméde, nous a précédé en Egypte; ce qui n'eſt pas plus ſurprenant que de trouver ſous les laves du Véſuve, la repréſentation

ſentation du valet & de la varlope de nos Menuiſiers.

Ce monument n'eſt pas le ſeul dont la hardieſſe étonne ceux qui abordent en Egypte, & l'aiguille de Cléopâtre, non moins difficile à élever, ne permet pas d'attribuer aux arts de la Grèce des travaux répandus avec profuſion dans la haute Egypte. On obſerve même, dans le chapiteau de la colonne de Pompée, une imitation trop groſſière des feuilles d'achante, pour n'y pas reconnaître des mains, plus accoutumées à mouvoir ces maſſes énormes, qu'à manier le ciſeau de Phidias. Celui des Egyptiens n'offre quelque délicateſſe que dans l'inciſion des hiéroglyphes. L'aiguille de Cléopâtre en eſt chargée ſur les quatre faces ; ſa baſe cachée ſous des décombres, ne permet pas de juger de ſon point d'appui ; mais l'examen d'une ſemblable aiguille renverſée & briſée

près de la première, démontre qu'elles ont été toutes deux posées sur quatre dez de bronze. On apperçoit aussi que ces deux obélisques alignées sur deux gros corps de bâtimens à des distances égales, décoraient cet emplacement dont les vestiges manifestent un Palais. On croit y reconnaître celui de Cléopâtre. J'ai vu plus distinctement dans une rotonde assez bien conservée & sur-tout dans plusieurs cachots qui l'environnent, le Tribunal de justice, & j'ai été étonné de la conservation de l'enduit qui en couvre les murs.

Des signes encore moins équivoques font reconnaître la principale place d'Alexandrie, plusieurs colonnes dont deux placées au centre d'un des côtés de la place, & vis-à-vis un énorme amas de voûtes écroulées, en désignant l'entrée du principal Temple, ne laissent pas de doute que ces ruines n'appartiennent à celui de

Jupiter Sérapis. Si l'esprit de destruction n'était pas toujours paresseux & ignorant, ces précieux débris disparaîtraient plus promptement. J'ai vu les Barbares qui en sont dépositaires, occupés à fendre des tronçons de colonnes pour en faire des meules de moulin, & j'ai eu la satisfaction de voir leur travail rendu inutile par leur mal-adresse. Si ces motifs conservent les grandes masses, les statues ne peuvent échapper à l'avarice qui les découvre; mais ce n'est jamais qu'après avoir satisfait au fanatisme par la mutilation de ces prétendues idoles, que les Arabes viennent les vendre aux Européens. Le peu de profit qu'ils en retirent, en n'excitant point leurs recherches, les empêche heureusement de fouiller ces décombres, & réserve à nos neveux ce précieux dépôt.

Les fauxbourgs d'Alexandrie, celui qui joignaient Nékropolis, & celui dont

on diftingue encore les rues dans la plaine qui conduit à Rofette, contiennent fans doute beaucoup de richeffes enfouies fous leurs ruines, & l'emplacement de Nékropolis [1], eft couvert de monticules qui invitent à confidérer dans ces amas les débris des Temples & des Monumens élevés par la piété fuperftitieufe des anciens Egyptiens. J'ai vifité avec foin les catacombes de cette ville, (le cimetiere d'Alexandrie); & quoiqu'il ne foit pas poffible de les comparer avec celles de l'ancienne Memphis, que les Arabes dérobent aux curieux, afin de leur vendre plus certainement les momies qu'ils defirent, il eft probable que la méthode des embaumemens étant la même, la forme de ces catacombes ne peut différer que dans leurs proportions. On obferve même que la nature n'ayant

[1] Nékropolis, ville des Morts; ce mot grec eft compofé de Νεκρ, *mort*, & de Πολις, *ville*.

pas offert dans cette partie de l'Egypte un banc de roches semblable à celui qui borde le Nil au-dessus du Delta, les anciens habitans d'Alexandrie n'ont pu s'en procurer l'imitation, qu'en faisant d'abord une espèce de chemin creux dans le plateau de roc vif qu'ils destinaient à Nékropolis. Cette excavation de trente à quarante pieds de large sur une longueur de deux cent, & vingt-cinq de profondeur, est terminée par des pentes douces à ses extrémités; les deux côtés, taillés perpendiculairement, contiennent plusieurs ouvertures larges & hautes de dix à douze pieds creusées horisontalement, & qui forment par leurs différens rameaux des rues souterraines. Celle de ces couvertures que la curiosité a débarrassé des décombres & des sables qui rendent l'entrée des autres incommode ou impossible, ne contient plus de momies; mais on y voit encore les pla-

ces qu'elles occupaient, & l'ordre dans lequel elles y étaient rangées ; des trous de vingt pouces en quarré, creusés de six pieds horisontalement, rétrécis dans le fond, & séparés l'un de l'autre par des cloisons de sept à huit pouces d'épaisseur ménagée dans le roc, divisent en échiquiers les deux parois de ce souterrain.

Il est facile de juger, par cette disposition, que chaque momie entrait par les pieds dans la case qui lui était destinée, & qu'on ouvrait de nouvelles rues à mesure que les habitans de Nékropolis se multipliaient. J'ai cru que cette observation en portant quelque lueur dans les catacombes de Memphis, pourrait expliquer l'énormité, la multitude, ainsi que les différentes élevations des pyramides de la haute & basse Egypte ; & je passe à l'examen de celles de Gisa, pour en tirer les inductions

qui m'ont parue les plus vraiſemblables. J'ai déja dit qu'elles ſont conſtruites ſur le banc de rochers qui bordent la Lybie : deux de ces pyramides different peu dans leurs proportions, & la troiſième ſeulement de trois cent pieds, n'a jamais attirée aucun regard; la plus grande dont chaque côté du quarré de ſa baſe & ſa hauteur ont ſix cent pieds, permet aux curieux d'examiner l'intérieur de cette énorme ſtructure. Le Conſul Maillet, en en donnant la deſcription, les plans, & les coupes les plus exactes, aſſure que cette pyramide a été violée; mais cette étrange manière de caractériſer la prétendue dégradation des aſſiſes de pierres qui devaient maſquer l'entrée des galeries par leſquelles on pénétre aujourd'hui juſqu'au ſarcophage placé au centre de ce monument, ne démontre aucune violence, il paraît au contraire certain que cette pyramide n'a jamais été

fermée; en effet, l'avarice ou la curiofité n'auraient pu en entreprendre la dégradation, fans faire différentes tentatives dont il n'exifte point de traces. Cependant aucun des côtés de la pyramide voifine n'indique fon ouverture; comment donc celle-ci aurait-elle été trouvée d'abord? pourquoi les affifes inférieures qui ne faifaient aucun obftacle, auraient-elles été ôtées? Comment exifterait-il encore une propreté remarquable dans les pierres d'attente? Comment enfin le bas-relief placé au-deffous de la clef de la voûte, & la perfection de tout l'ouvrage n'auraient-ils pas fouffert de cette dégradation. Cependant Maillet, pour appuyer fon hypothèfe, entre dans tous pour les détails du travail qu'il fuppofe, & prête aux Egyptiens des moyens compliqués, que l'énormité de ces maffes, & plus encore les pieufes fuperftitions de ce peuple, n'avaient pas befoin d'em-

ployer pour garantir des aſiles que tout invitait à reſpecter.

L'exactitude de cet Ecrivain ne laiſſerait rien à deſirer ſur l'intérieur de ce monument, ſi ſes recherches avaient pu pénétrer dans le puits qui plonge perpendiculairement au centre de la pyramide, & dont il ne fait qu'indiquer l'ouverture. Différentes tentatives pour y deſcendre, rendues infructueuſes, ſoit par le manque de moyens ou la timidité de ceux qui les ont faites, laiſſe encore un champ libre aux conjectures; il ſemble cependant que ce puits ne préſentant aucun objet d'utilité; on eſt plus particulièrement invité à le conſidérer comme un paſſage myſtérieux. Cette idée, liée aux opinions des anciens Egyptiens ſur la mort, acquérera plus de poids par les obſervations ſuivantes.

La plus intéreſſante eſt dans le rapport que les tombeaux ſupérieurs ont avec

les inférieurs. Chaque pyramide a ses catacombes, le banc de rochers taillé au ciseau sur une longueur de cinquante toises perpendiculairement au sommet de la première pyramide & parallélement à sa face horisontale, présente plusieurs ouvertures, dont une latérale est creusée dans une direction tellement inclinée, qu'on ne pourrait y descendre sans se faire attacher, lors même que les Arabes en permettraient l'accès ; d'autres issues sont encore fermées par de longues pierres chargées d'hiéroglyphes & de figures en bas-relief. Une seule de ces ouvertures par laquelle les Arabes tirent les momies dont ils font commerce, n'est fermée que par une porte de bois, & l'entrée de ce souterrain est confiée à la garde d'un Arabe qui y loge ; mais nonobstant le bon accueil qu'il me fit, je n'ai pu en obtenir que la permission de regarder par une fenêtre qu'il s'est sans

doute fabriqué lui-même ; & je n'ai vu qu'un large fouterrain où l'œil fe perd dans l'obfcurité, mais dont la direction répond à la bafe de fa pyramide, en fuppofant ici les différens rameaux qu'on parcourt à Nékropolis, ainfi que l'étendue & l'élévation proportionnées à la ville de Memphis. On concevra facilement l'énormité de l'excavation. Une autre obfervation non moins utile, c'eft que les pyramides font inconteftablement du même roc, & l'on ne craint pas d'affurer que les catacombes en ont été la carrière. Si l'on ajoute à ces différentes remarques l'effet néceffaire des préjugés d'un peuple dont la vie femblait confacrée à la mort, ne paraîtra-t-il pas probable, qu'à chaque nouveau regne les habitans de Memphis fermaient les dernières catacombes pour en ouvrir de nouvelles ; que les pierres tirées de cette excavation étaient réfervées au mau-

ſolée du Souverain actuel, & que la durée de ſon regne en déterminait les proportions. Ces pierres de même échantillon, tranſportées à meſure ſur le plateau, n'avaient plus beſoin, pour former ces monumens, que d'être placées en retraite, lorſque le calcul de leur nombre avait donné l'étendue de la première aſſiſe. On peut encore conjecturer que le puits dont j'ai parlé, aboutiſſant dans les tombeaux inférieurs, ménageait au Souverain le moyen de communiquer avec tous ſes ſujets morts ſous ſon regne; c'était lui inſpirer ce deſir ſi précieux & jamais infructueux d'en être aimé pendant ſa vie.

De cette manière l'Egypte aurait en quelque ſorte ſoumis la chronologie de ſes Rois à un calcul mathématique, & ſi l'on admet le terme moyen de la mortalité dans une population donnée; & le produit des pierres des catacombes

dans une égale proportion, il suffirait d'avoir la durée du regne d'un des Pharaons, & la hauteur de son monument, pour obtenir par une régle de proportion la durée de chaque regne.

Sous ce point de vue, toute idée d'oppression, d'esclavage, de tyrannie, disparaît à l'aspect de ces masses énormes. On ne les voit plus que comme un dernier pacte entre le Souverain & ses Sujets; & si l'on se rappelle la sévérité du Tribunal où chaque mort était traduit avant son inhumation, on croira appercevoir le motif de l'ouverture de la grande pyramide de Gisa, & l'on ne pourra voir sans vénération celles qui sont fermées.

Si le matériel de ces objets donne cet apperçu, un examen plus réfléchi vient encore le confirmer. La construction du canal de Joseph, les travaux de l'Egypte supérieure, le fameux lac Mœris, &

les canaux qui enrichissent encore la Basse-Egypte, sont des monumens dont l'existence n'est pas plus douteuse que celle des pyramides. Comment pourra-t-on croire celle-ci ; l'ouvrage de la tyrannie, les bienfaiteurs de l'humanité, en ont-ils jamais été les oppresseurs, & chez un peuple uniquement occupé de sa sépulture, qui s'était même soumis à n'y pénétrer qu'après en avoir été jugé digne, aucun genre d'oppression n'a pu sans doute être employé pour les construire [1].

Les proportions des pierres qui composent les pyramides sont de sept à huit pieds de long sur trois de haut & quatre de large, posées en retraite de trois pieds & un de recouvrement, quoique le revêtement de la première soit totalement

[1] On ne prétend nullement contredire ici ce que l'Ecriture Sainte nous apprend de l'oppression que les Israélites souffrirent en Egypte, & des travaux auxquels ils étaient condamnés.

détruit, ce qui donne la facilité de monter à ſon ſommet. On ne peut révoquer en doute que ſon talu n'ait été au moins préparé, quand on conſidère les priſmes de granit qui ſont encore répandus autour de ce monument. J'en ai trouvé un dont le côté de l'hypothénus était taillé pour ſervir à un des angles de la pyramide. Cette découverte aurait épargné à M. Maillet les ſoins qu'il s'eſt donné, pour rechercher par le ciment la qualité du revêtement; elle l'aurait auſſi préſervé de l'erreur où il eſt tombé, en prenant quelques parties du roc calcaire, pour des fragmens de marbre blanc. On peut préſumer que les priſmes qui couvrent encore la partie ſupérieure de la deuxieme pyramide, en ſeront détachés pour le ſeul plaiſir de voir rouler ces maſſes ſur les aſſiſes inférieures. Ce motif a dû opérer la deſtruction des priſmes qui manquent; le plus léger effort y ſuffit,

& ce genre de gaieté ne fait jamais rien se refuser.

C'est vis-à-vis cette seconde pyramide, un peu en avant du rocher, qu'on voit encore ce fameux sphinx beaucoup plus célébre qu'il ne mérite de l'être. Ce n'est en effet qu'une masse de rocher prolongé en dos d'âne jusqu'au grand banc dans la direction du centre de cette pyramide. On donna à ce rocher la forme d'un sphinx; on ouvrit sur son dos deux puits quarrés pour servir d'entrée à la catacombe, & dès-lors la garde de ces tombeaux sembla confiée à cette espèce de monstre.

Il paraît aussi qu'à chaque pyramide & sa catacombe, on avait joint un Temple dont on ne retrouve plus que les ruines, nonobstant le soin de les construire avec des pierres énormes. J'en ai mesuré de vingt-deux pieds de long sur sept de haut & neuf d'épaisseur, dont les

les joints étaient encore parfaitement unis. Si l'on considère que les plus anciens Ecrivains ne parlent de ces édifices, que comme nous en parlons nous-mêmes, à quelle époque placera-t-on la construction de plusieurs grandes pyramides à l'Ouest de celles de Gisa, & dont on ne trouve plus que quelques assises? Je ne parlerai point des petits tombeaux qu'on apperçoit à peine; mais je ne quitterai pas ces monumens sans communiquer la sensation que leur aspect m'a fait éprouver, elle peut seule donner une idée de l'élévation de ces masses que nous ne pouvons nous représenter par aucun objet de comparaison.

J'ai déja dit que j'étais parti à minuit de Gisa avec des Arabes qui me conduisaient aux pyramides, nous en suivions la direction sans perdre de vue ces masses qui nous semblaient autant de montagnes. Parvenus à un village qui

nous en avait dérobé la vue un inſtant ; elles me reparurent en en ſortant ſi prodigieuſement élevées que je crus y toucher. Je voulais même mettre pied à terre, lorſque mes guides m'aſſurèrent qu'il y avait encore une lieue. Nous marchâmes en effet près de trois quarts d'heure, au bout deſquels les pyramides me ſemblèrent tellement diminuées, que je deſcendis de cheval à cent pas de la première, auſſi étonné de ſon peu d'élévation que je l'avais été de ſon énormité ; mais je la retrouvai bientôt en m'en approchant ; & ces contrariétés dans mon optique, m'engagèrent à en chercher le principe. Je m'éloignai à cet effet à plus de ſix cent pas de la pyramide ſur un plan horiſontal à ſa baſe. Je me retournai alors & ce point de vue me donnant ſa plus grande élévation. Je remarquai qu'à cette diſtance la hauteur perpendiculaire du monument

remplissait l'angle des rayons visuels, de manière qu'en m'en rapprochant, ce même angle que je comparerai aux deux pointes d'un compas, ne pouvait plus en embrasser qu'une partie, & qu'à cent pas, j'en découvrais à peine le tiers auquel se réduisait la sensation que j'éprouvais. Il résulte de cette observation que toute élévation qui excéde la corde des deux rayons visuels, est en plus, & que tout ce qui ne le remplit pas, est en moins. Ce principe sera appliqué utilement aux édifices publics, si la distance du spectateur en détermine constamment le module [1].

1 La colonnade du Louvre a été aggrandie sensiblement en abattant les maisons qui obligeaient à la voir de trop près; elle serait dans sa plus grande valeur, si on pouvait la découvrir sur l'alignement de Sainte Germain l'Auxerrois; elle perdrait, si on la voyait de plus loin. Par cette même raison, il aurait fallu élever celle de la Place Louis XV, à la proportion de sa distance au chemin de Versailles; & l'on éprouve en voyant Sainte Genevieve de la rue Saint Jacques, le regret qu'une si belle copie de l'antique, n'ait pas été mesurée avec la hardiesse de ses modèles.

Quoique les affaires dont j'étais chargé ne m'aient pas permis de parcourir la plaine des Momies, j'ai pu cependant me procurer la certitude, que les sables qui la couvrent, conservent la propriété de dessécher les corps. Le roc inférieur servait en même-tems le luxe des inhumations particulières. N'en pourrait-on pas conclure que cette plaine à l'abri de l'inondation, & par cette raison aussi inutile aux vivants, que favorable aux morts, servait de cimetiere aux habitans des petites villes & des villages de l'Egypte, qui par leur position pouvaient s'y faire transporter?

Les gens du pays assurent que les monumens funèbres de la Thébaïde sont innombrables, & surpassent en magnificence ceux de Memphis & d'Alexandrie. Ils ajoutent qu'on y voit encore des temples dont les colonnes en granit rose, sont aussi grandes que celle de

Pompée, & que les peintures de l'intérieur n'en font pas moins remarquables. On ne peut douter que la haute Egypte ne contienne auffi une infinité de tréfors enfouis fous fes ruines. Il y a peu de tems qu'un Copte découvrit une urne remplie de médailles d'or, dont il a fondu fecrétement le plus grand nombre; mais un Anglais a eu le bonheur de s'en procurer une centaine dont quelques-unes font au cabinet du Roi.

On ne doit pas croire qu'un femblable exemple, en excitant la cupidité des habitans, devienne jamais funefte à la confervation des monumens, la crainte des vexations qui fuivraient les découvertes, retiendra toujours ceux qui feraient tentés de s'en occuper.

Dans les différens travaux qui ont illuftré l'ancienne Egypte, le canal de communication entre la mer Rouge &

là Méditerranée, mériterait la première place, si les efforts du génie en faveur de l'utilité publique, étaient secondés par les générations destinées à en jouir, & si les fondemens du bien social pouvaient acquérir la même solidité que les préjugés qui tendent à le détruire. Voilà cependant l'abrégé de l'histoire ; elle n'offre que ce tableau, c'est celui de toutes les Nations, celui de tous les siècles. Sans ces continuelles destructions, l'univers n'eût été gouverné que par sa géographie, la position la plus heureuse aurait dicté des loix immuables, & le canal de la mer Rouge eût été constamment la base du droit public des Nations.

Les opinions les moins fondées, mais qui prévalent presque toujours sur les observations les mieux faites, ont établi assez généralement des doutes sur l'existence de ce canal, on en a nié jusqu'à

la poſſibilité ; cependant Diodore de Sicile en atteſte l'exiſtence, & quoiqu'on puiſſe penſer de cet auteur, rien n'autoriſe à rejetter les faits dont il a été le témoin.

Voici comme il s'explique dans ſon Hiſtoire univerſelle, Livre premier, ſeconde Partie. « On a fait un » canal de communication, qui va du » golphe Péluſiaque dans la mer Rouge. » Nécos, fils de *Pſammeticus* l'a com- » mencé; Darius, Roi de Perſe, en con- » tinua le travail, mais il l'interrompit » enſuite ſur l'avis de quelques Ingé- » nieurs qui lui dirent qu'en ouvrant les » terres, il inonderait l'Egypte, qu'ils » avaient trouvé plus baſſe que la mer » Rouge. Ptolomée ſecond, ne laiſſa pas » d'achever l'entrepriſe, mais il fit » mettre dans l'endroit le plus favora- » ble du canal, des barrières ou des » écluſes très-ingénieuſement conſ-

» truites, qu'on ouvre quand on veut
» paſſer, & qu'on referme enſuite très-
» promptement; c'eſt pour cela que le
» fleuve prend le nom de Ptolomée dans
» ce canal, qui ſe décharge dans la
» mer, à l'endroit où eſt bâtie la ville
» d'Arſinoé ». Il eſt démontré par ce paſſage, que les écluſes ſervaient encore du tems de Diodore de Sicile. On retrouve aujourd'hui le radier ſur lequel elles étaient établies, & ce monument a été découvert près de Suez, à l'entrée du canal, qui exiſte encore, & qu'un léger travail rendrait navigable ſans y employer d'écluſes, & ſans menacer l'Egypte d'inondations [1]. Rien

[1] Sultan Muſtapha dont l'eſprit commençait à s'éclairer, m'a fait faire un travail ſur cet objet important, dont il réſervait l'exécution à la paix. C'était à cette époque qu'il voulait également attaquer les vices de ſon Gouvernement; & j'ai lieu de préſumer qu'il eût ſacrifié juſqu'à celui de ſon propre deſpotiſme, ſi ce Prince avait ſurvécu aux circonſtances malheureuſes qui ont préparé la ruine de cet Empire.

ne peut en effet juſtifier la crainte des Ingénieurs de Darius, lors même que leur nivellement eut été pris au moment des plus hautes marées. Il n'eſt pas moins important d'obſerver que toute cette partie de l'Iſthme offre le terrein le plus favorable aux excavations, dans le petit eſpace de douze lieues qui ſépare le golfe Arabique des bras du Nil qui s'en rapproche, & ſe jette enſuite dans la Méditerranée, à Tineck.

Après avoir jetté un coup-d'œil ſur ces monumens, qui par leur maſſe & leur antiquité ſemblent plutôt appartenir à l'Univers qu'à l'Egypte en particulier, examinons l'état actuel de ce Royaume. Si l'on voulait l'enviſager ſous les rapports qui conſtituent la puiſſance d'un Etat, la politique pourrait peut-être ne voir qu'avec une ſorte de mépris cette grande métropole du monde, le berceau de toutes les ſciences & de tous

les arts, n'être plus aujourd'hui qu'une Province de l'Empire le moins puissant; mais le Philosophe politique l'envisagera sous un aspect plus digne de son attention, & s'il retrouve dans le climat, les productions & la population de l'Egypte, les mêmes moyens qui l'ont rendu célèbre; ces avantages, que les siécles ne peuvent détruire, & qui ont résisté aux plus grandes révolutions, leur paraîtront préférables à ces compositions chimiques, qui disparaissent par le procédé contraire à celui qui les a produits. Telles ont été sans doute ces Puissances dont l'Histoire nous a transmis la mémoire, & dont le Géographe peut à peine retrouver la Capitale.

On apperçoit au contraire dans l'Egypte, les plus grands Roi, concentrer leur amour-propre dans des travaux toujours utiles à la culture; elle

leur offrait conſtamment de quoi déſaltérer cette ſoif de gloire, qui dans le reſte de l'univers, ne conduiſait qu'à s'enivrer de brigandage.

Si l'immenſité de l'ouvrage permettait d'attribuer aux hommes la conſtruction du lac Mœris, l'utilité de ce prodigieux réſervoir en aurait fait le premier monument de la bienfaiſance des Pharaons; mais ſi l'étendue de ce lac & ſa profondeur laiſſe quelque doute ſur ſon origine, on ne peut en avoir ſur le canal de Joſeph, celui de Trajan, celui d'Alexandrie & ceux du Delta. Ils ſont viſiblement conſtruits à main d'homme. La facilité qu'ils procurent pour les arroſages, ne laiſſe aucune terre inculte, & la richeſſe du ſol en multipliant les récoltes, entretient lapopulation & l'anime. Il n'exiſte point de pays où elle ſoit plus remarquable qu'en Egypte; en effet le Delta, les

Provinces de l'Eſt & de l'Oueſt. Ainſi que toutes les terres qui bordent le Nil, jusqu'au Tropique, préſentent le tableau de la plus immenſe population; on aſſure qu'il y a en Egypte plus de neuf mille villages, & mille deux cent villes ou bourgs; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ces habitations ſont tellement rapprochées, que m'étant arrêté à *Mentoubes*, au-deſſous de *Foua*, j'en ai compté quarante-deux en parcourant l'horiſon dont la plus éloignée n'était pas à deux lieues.

Par-tout où l'inondation peut s'étendre, ces habitations ſont élévees ſur des tertres conſtruits à cet effet, & qui ſont comme la fondement commun de toutes les maiſons qu'on y bâtit, & que l'intérêt de la culture invite à raſſembler dans le moindre eſpace poſſible; la précaution de les exaucer, eſt ſurtout néceſſaire pour éviter que les mai-

ſons bâties en terre, ne ſoient détruites par l'inondation. Les villages ſont toujours entourés d'une infinité de petites tourelles pointues, conſtruites pour y attirer les pigeons, afin de recueillir la fiente de ces animaux. Chaque habitation a auſſi un petit bois de palmier contigu, dont la propriété eſt commune, & dont le produit offre aux habitans des dates pour leur conſommation, & des feuilles pour la fabrication des paniers, des nattes & des autres objets de ce genre. De petites chauſſées également élevées pour l'inondation, entretiennent pendant ce tems toutes les communications libres. C'eſt ſur le Nil & ſur les grands canaux que les villes ſe ſont formées, on y voit toutes les maiſons conſtruites en brique, à pluſieurs étages, & dans un goût aſſez rapproché de celui que nous avions ſous François premier; les palmiers qui les environ-

nent, & les bateaux qui bordent leurs rivages ajoutent à l'agrément de leur ſituation.

C'eſt ainſi que réuniſſant la culture au commerce, toutes les villes de l'Egypte rapprochent, animent & profitent de l'induſtrie qui les entoure; mais le Caire ne borne pas cet avantage au ſeul intérêt de l'Egypte, ſon commerce embraſſe les deux hémiſphères; on y voit journellement les rues embarraſſées par le concours des chameaux qui y tranſportent les marchandiſes de l'Europe & des Indes, & le choc des ballots marqués à Madras & à Marſeille, ſemble fixer un centre à l'univers.

Le Caire, que les Arabes nomment Miſſir, eſt ſitué à une demi-lieue du Nil, ſur la rive droite de ce fleuve; cette ville touche aux montagnes de l'Arabie, & c'eſt à l'angle qu'elles forment pour s'éloigner vers l'Eſt, qu'eſt bâti

le Château du Caire ; Boulac & le vieux Caire en ſont les fauxbourgs : ſi l'on réunit ces deux villes à la capitale, pour en faire le dénombrement, on y trouvera dans les 700,000 conſommateurs qui y ſont raſſemblés, un ſecond apperçu de l'immenſe population de l'Egypte [1].

Le Caire contient quelques emplacemens aſſez ſpacieux pour inviter à les décorer, tels que la place de Lusbéquié, celle de la Romélie & celle de la grande Moſquée, nommée Sultan Haſſan ; mais toutes les rues en ſont étroites, mal percées & mal pavées, les palais même qui renferment le plus de richeſſes, n'ont à leur extérieur rien qui annonce l'opulence de cette

[1] Le grand Douanier de l'Egypte, qu'on doit conſidérer comme le Contrôleur-général de ce Royaume, m'a aſſuré que la ſeule ville du Caire contenait plus de ſept cent mille habitans, & je n'ai réuni Boulac & le vieux Caire à ce dénombrement que pour éviter l'exagération.

ville. Uniquement occupée du riche commerce des productions de l'Egypte par le Nil, de celui de l'Europe, par la Méditerranée, & de celui du Yémen & des Indes, par la mer Rouge, cette capitale engloutit encore tous les revenus domaniaux que les Grands se distribuent. Sa subsistance qui appartient également au commerce, augmente ses richesses; le luxe qui les suit s'y est accru au point d'avilir jusqu'à l'or, & les plus riches fabriques des Indes ont peine à les satisfaire.

Tout ce qui dans un autre Etat, ne pourrait être que le produit d'une administration éclairée, & constamment mue par les principes les plus salutaires, naît en Egypte de son propre sol: la richesse de ses productions en fournissant à l'avidité des tyrans, y garantit les cultivateurs de la tyrannie, & l'excédent des bleds devenu de première né-

nécessité

ceſſité pour l'Arabie heureuſe, en aſſurant au commerce de nouveaux échanges, donne à ſon activité la baſe la plus ſolide & la plus indépendante. Les principaux abords de l'Egypte, ſont Suèz & Alexandrie; mais ce n'eſt pas dans ces deux ports qu'on pourrait juger de l'importance du commerce; où l'adminiſtration eſt nulle, il ne peut exiſter ni municipalités exigeantes, ni priviléges particuliers, ni monopole ſubalterne; le commerce prend naturellement ſon aſſiette, le crédit réel s'en empare, le cultivateur eſt ſon aſſocié, ſes agens ſont à gages. C'eſt à ce principe qu'il faut ſans doute rapporter la pauvreté des deux villes que je viens de citer, elles ne ſont au commerce que des agens ſalariés; Suèz eſt ſur-tout remarquable par la misère de ſes habitans, & les Arabes ſe ſont emparés du droit de tranſporter les marchandiſes ſans renoncer

à celui de les piller toutes les fois que l'anarchie leur promet l'impunité.

Outre les bleds que l'Egypte échange dans le Yémen, contre les cafés qui se distribuent en Europe, & particulièrement parmi les Turcs; le riz, le lin, le sel de natrom qu'on emploie dans les Tanneries, le sel ammoniac pour l'étamage, le kenna & le safranum pour la teinture, les gommes & les drogues les plus précieuses, sont des objets de commerce également importans. Le sucre est le seul article sur lequel l'industrie des Egyptiens se soit bornée à la consommation du pays, & le peu de cassonade qu'on exporte pour Constantinople, n'annonce pas la beauté du sucre qu'on tire de la haute Egypte, & qu'on raffine au Caire. Le Delta fournit aussi une grande quantité de cannes de sucre; mais elles n'y sont cultivées que pour l'agrément des habitans qui

s'en rafraîchiſſent. Une induſtrie plus utile eſt celle des toileries; aucun réglement ne la dirige, elle s'étend juſqu'aux cataractes, ainſi que la culture de l'indigo, & dans ce climat brûlant, le vêtement ſe réduiſant à une chemiſe de toile qu'ils teignent toujours en bleu, le commerce trouve encore un objet d'exportation dans l'excédent de ce travail. Il s'empare auſſi des ſalines naturelles qui ſont dans le bas de l'Egypte, pour approviſionner la côte de Syrie, & l'intérieur des terres juſqu'à Damas.

Une obſervation aſſez curieuſe, c'eſt que les plantes étrangères, tranſportées en Egypte, s'y abâtardiſſent au point de ne pouvoir s'y reproduire; l'indigo eſt dans ce cas; & ce qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt que les champs d'indigo annuellement ſemés de nouvelles graines qu'on tire de Syrie, donnent aux Egyptiens une très-belle couleur,

tandis que cette même plante manque de qualité dans son sol originel. Il résulterait de cette observation, que l'indigo de Syrie a besoin d'être transplanté; mais que la vigueur du terrein, & l'ardeur du soleil nuit à la qualité des graines, en donnant au sol de l'Egypte le résultat des serres chaudes.

A la bonté du sol, & à la richesse des productions de l'Egypte, il faut encore ajouter l'air le plus salubre: on est sur-tout frappé de cet avantage, quand on considère que Rosette, Damiette & Mansoura, environnées de rizières, sont renommées pour leur salubrité, & l'Egypte est peut-être le seul pays de la terre, où ce genre de culture qui nécessite des eaux stagnantes, ne soit pas malsain. Les richesses n'y coûtent rien à la vie des hommes.

Les recherches que j'ai faites avec soin sur la peste que j'ai cru originaire d'E-

gypte, m'ont convaincu qu'elle n'y ſe-rait pas même connue, ſi les miaſmes de cette maladie n'y étaient tranſportées par le commerce de Conſt antinopleavec Alexandrie. C'eſt dans cette dernière ville qu'elle commence toujours à ſe manifeſter. Ce n'eſt auſſi que rarement, quoique ſans aucune précaution pour lui en défendre l'abord qu'elle parvient juſqu'au Caire, où les chaleurs la font bientôt ceſſer, & l'empêchent de pénétrer juſques dans le Saïde; il eſt d'ailleurs reconnu que les roſées pénétrantes qui tombent ſur l'Egypte, à l'approche de la Saint-Jean, détruiſent à Alexandrie même, juſqu'au germe de cette maladie.

Ce n'eſt guères que ſur les côtes de la Méditerranée, & juſqu'à dix lieues dans les terres que les pluies ſont connues en Egypte, rarement elles s'étendent plus loin. A peine dans l'année a-t-on au Caire deux heures d'une pluie

douce, jamais le bruit du tonnerre ne s'y fait entendre, & les orages d'ailleurs peu fréquens, se portent toujours dans la partie élevée des déserts de la Lybie & de l'Arabie, où ils n'ont rien à détruire. C'est ainsi que tout concourt à répandre sur l'Egypte les plus précieuses faveurs de la nature, les oiseaux de tout genre, & les espèces les plus rares, semblent s'y rendre en foule pour en jouir, & réunir leurs différens ramages à la gaieté des habitans.

Le cours du Nil offre dans ce genre le tableau le plus intéressant. Ce fleuve est constamment bordé, ainsi que tous ses canaux, d'une foule de peuple occupée aux travaux des arrosemens, soit en puisant eux-mêmes, soit en excitant les animaux destinés à les soulager de ce travail; un nombre infini de seaux à bascules, & de roues à chapelet, sont disposées à cet effet sur les rives; les

eaux qui s'élèvent & se versent dans une première rigole, sont distribuées ensuite dans l'intérieur des terres, par différents rameaux que l'industrie & l'activité du cultivateur fait ménager & employer avec autant d'intelligence que d'économie. On voit en même-tems les femmes, livrées aux soins du ménage, transporter pour leur boisson l'eau du fleuve dans des cruches placées en équilibre sur leurs têtes; d'autres lavent leur linge, blanchissent leurs toiles, les étendent & se livrent à leur gaieté naturelle, au moindre objet qui l'émeut; elles font alors retentir l'air d'un son vif & roulant, *le lululatus des Romains.* Les coches d'eau établis d'une ville à l'autre, les bateaux pour le transport des denrées, & la navigation que le commerce entretient, ajoutent à la variété & au mouvement de ce tableau.

Cette navigation est sur-tout remar-

quable par l'agilité des matelots, & la manière dont on tranſporte la poterie qui ſe fabrique dans la haute Egypte. Il eſt néceſſaire avant d'en donner l'explication, d'obſerver que les vaſes de terre cuite, deſtinés à conſerver l'eau pour la boiſſon des habitans, doivent avoir d'autant plus de capacité que les maiſons ſont plus éloignées du fleuve; la baſſe Egypte étant dans ce cas, les Potiers qui habitent dans la haute, en ont profité pour économiſer le bateau de tranſport; les plus grandes jarres liées par leurs anſes, forment le premier plan de leur radeau; les moyennes, le ſecond; les petites poteries viennent enſuite; le propriétaire ſe ménage ſur ſa boutique, un emplacement commode, & muni d'une perche pour diriger ſon abordage; il s'abandonne alors au cours des eaux, ſans redouter les échouemens ſur une argile qui ne peut

rien endommager. Il parvient ainſi juſqu'au Delta, & ſon bâtiment diſparaît par le débit ſucceſſif de tout ce qui le compoſait.

Les Egyptiens naturellement doux & timides, ſont gais & débauchés; toutes leurs actions ſe reſſentent du fond de ce caractère ; le moindre événement les effraie, le plus petit accueil les familiariſe. Le goût de ce peuple pour la danſe a introduit en Egypte des balarines ; elles n'y connaiſſent aucune retenue, n'y plaiſent que par l'excès contraire. A cela près, que les Egyptiens ont la peau baſannée, leur ſang m'a paru beau, ils ont ſur-tout le corps ſvelte & diſpos ; hommes & femmes nagent comme des poiſſons; leur vêtement ſe borne à une ſimple chemiſe bleue, dont la coupe défend aſſez mal la pudeur des femmes ; les hommes ne la fixent par une ceinture autour du

corps, que pour la commodité du travail ; les enfans ſont toujours nuds, & j'y ai vu des filles de dix-huit ans encore enfans.

Le Mahométiſme eſt la religion dominante des Egyptiens, mais ce peuple y a ajouté une infinité de cérémonies qui tiennent plus à ſon goût pour les ſpectacles, qu'aux préceptes du Prophête : des confrairies de pénitens, des proceſſions nocturnes avec des cierges, des vêtemens analogues à ce genre de dévotion, les chants qui accompagnent les enterremens, les pleurs qu'on y répand, & l'épulum férale [1] ſont autant de pratiques qui appartiennent plus aux ſuperſtitions de leurs ancêtres, qu'à la nouvelle loi qu'ils ont embraſſé. Ce-

[1] C'eſt le feſtin des morts pratiqué chez les Romains, d'uſage chez les Grecs & rejettés par les Mahométans ; mais cette pratique s'eſt conſervée en Egypte, où le Califе Omar a cru ſans doute devoir céder à la ſuperſtition pour gouverner plus sûrement les ſuperſtitieux.

pendant les Egyptiens ont dans l'exercice de leurs préjugés, moins de férocité que les Turcs, qui ont moins de superſtitions. C'eſt que ceux-ci ſont orgueilleux, & que les Egyptiens ne ſont que foibles. On apperçoit auſſi que l'appareil qui décore leurs cérémonies, les réunit plus que le motif, & que la gaieté de ce peuple, & ſon libertinage, ont plus de part aux pélerinages qu'ils favoriſent, que le Saint n'a d'empire ſur l'eſprit de ceux qu'il raſſemble.

Les plus révérés ſont l'Iman *Chafi* au Caire, & celui de *Tinta*, ville ſituée dans le centre du Delta; ce dernier ſe nomme *Séid*, *Achmet* & *Bédouit*. C'eſt dans le mois de Juillet, que plus de 200,000 ames de la haute & baſſe Egypte accourent à ce tombeau : le commerce qui profite de tout, y a établi une foire conſidérable, les balarines, les joueurs de gobelets s'y raſſemblent auſſi pen-

dant le tems qu'elle dure ; Tinta réunit alors tout ce qui peut fervir à l'agrément des pélerins, & le Chek de la Mofquée de *Séid, Achmet & Bédouit*, fait une ample récolte, en impofant également la dévotion de quelques-uns, & le plaifir du grand nombre.

Chaque Ville d'Egypte a auffi fon Saint, fes proceffions & fes plaifirs ; on y accourt au moins des environs, & le Gouvernement les maintient avec une forte de fécurité. On fent bien que dans cette difpofition, le Saint de la Capitale jouit de tous les droits de la Métropole, & que fon tombeau eft conftamment achalandé. Mais la dévotion des femmes, plus fervente dans tous les pays que celle des hommes, ne fe borne pas en Egypte à invoquer des mânes; & comme les dupes encouragent toujours les fripons, on voit au Caire, plufieurs Saints bien portans, auxquels elles s'adreffent

de préférence. C'eſt ordinairement à la porte ou dans la cour des Moſquées que ces prédeſtinés éliſent leur domicile, couchés ſur une mauvaiſe natte; leur coſtume annonce qu'ils ſe croient en paradis, & cet air de bienheureux entretient la vénération. D'autres pour ſe donner plus d'importance, marchent gravement dans les rues couverts ſeulement d'une longue tunique de laine blanche. Ils prêchent le mépris des richeſſes, en demandent inſolemment le partage, & annoncent toujours la fin du monde.

On a vu un de ces Saints donner en Egypte la preuve que l'habitude de tromper les autres conduit à ſe tromper ſoi-même. Un de ces fripons parvenu à l'enthouſiaſme, annonça au peuple le jour & l'heure où en prononçant ſeulement le nom de Dieu, il traverſerait le Nil debout ſur ſa natte. Une foule de curieux l'accompagna au rivage, Le Saint diſparut

bientôt dans les flots, & les imbéciles qui attendaient le miracle en lui laiſſant le tems de s'opérer, laiſsèrent au fou celui de ſe noyer.

L'humanité dégradée par ces pieuſes abſurdités, eſt honorée en Egypte par une fondation illimitée en faveur des aveugles ; c'eſt auſſi en ne lui donnant point de bornes que tous les aveugles de l'Egypte, réunis au Caire, ont accrédité l'opinion que ce climat les multipliait. On en compte environ quatre mille entretenus par la Moſquée de Sultan Haſſan, & comparativement à nos climats, ce nombre n'excéde peut-être pas la proportion des habitans. Il faut cependant convenir qu'en Egypte, cette maladie attaque particuliérement la claſſe des individus qui couchent habituellement dans les rues ou ſur les terraſſes des maiſons. Une roſée fraîche qui tombe pendant la nuit, attendrit inſenſiblement

les paupières & les dispose à s'ulcérer par le contraste de la chaleur du jour. Mais la vue de ceux qui couchent à couvert, ne paie pas même le tribut auquel l'intempérance assujettit dans d'autres climats.

Après avoir considéré les monumens de l'Egypte, la beauté du ciel, la population, l'activité des habitans & la richesse des productions, il ne reste plus qu'à jetter un regard de mépris sur son gouvernement. Des enfans Géorgiens transportés & vendus en Egypre, y repeuplent dix à douze mille Mamelucs; ce petit nombre fournit les Beys qui ordonnent la tyrannie, les Officiers subalternes plus cruels que leurs maîtres, & les troupes qui exécutent & ajoutent toujours à la barbarie.

Par l'examen des canons, ou code de Sultan Sélim, on doit présumer que ce Prince capitula avec les Mamelucs,

plutôt qu'il ne conquit l'Egypte. On apperçoit en effet qu'en laiſſant ſubſiſter les vingt-quatre Beys qui gouvernaient ce Royaume, il ne chercha qu'à balancer leur autorité par celle d'un Pacha qu'il établit Gouverneur général & Préſident du Conſeil. C'eſt auſſi ce qui ſubſiſta, tant que la Porte put elle-même prêter ſecours à ſes Officiers ; mais ſon affaibliſſement la réduiſit bientôt au ſeul moyen de diviſer les Beys pour ſe ſoutenir contr'eux, c'eſt ainſi qu'en favoriſant toujours le partie le plus faible, les Turcs ſe créèrent de nouveaux ennemis, & ces fréquentes erreurs ont réduit les Pachas à un vain titre que les Mamelucs encenſent quelquefois ; mais en retenant toujours dans une étroite priſon celui qui en eſt revêtu.

Le célébre Aly-Bey contribua le plus à cette anarchie ; il avait conçu le deſſein de ſe rendre indépendant, & c'eſt pour

pour y parvenir qu'après avoir chaſſé ou fait aſſaſſiner dans les premiers tems de ſa prépondérance tous les Beys qui lui parurent avoir trop de pouvoir pour eſpérer de les ſoumettre à ſes volontés, il força le Pacha à conférer les dignités vacantes à ſes propres eſclaves. Il crut auſſi ne pouvoir gouverner tranquillement l'Egypte, qu'en établiſſant le Cheik-Taher, Maître de la Syrie, & de Damas juſqu'à Gaze qu'il ſe réſervait. Il voulait en même-tems aſſurer l'indépendance aux Druſes & aux Mutualis, afin d'en faire ſes alliés ; & c'eſt après avoir élevé cette muraille impénétrable à la puiſſance Ottomane, qu'il comptait placer la couronne d'Egypte ſur ſa tête.

Cependant un de ſes Eſclaves qu'il avait élevé à la dignité de Bey, oſa ſe croire ſon égal, & prenant le maſque d'une fidélité dont la Porte ne fut pas la dupe, Mouhamet-Bey, attaqua ſon

Maître, fut heureux & moins éclairé que lui, en voulant cependant suivre la même carriere, il courut anéantir le Cheik-Taher, afin de réunir la Syrie à l'Egypte. Son ingratitude avait été impunie, sa politique ne le fut pas; il perdit la vie au siége d'Acre, & Murad-Bey qui prétendit lui succéder, ne fut qu'un tyran éphémère que la dernière révolution a détruit pour laisser à Ismaël-Bey, un Gouvernement qui a déja été contrarié, & qui n'a encore pris aucun caractère.

Les querelles qui mettent fréquemment aux Mamelucs les armes à la main, ressemblent plus au tumulte d'un assassinat, qu'à une guerre déclarée. La dissention des tyrans ne donne au peuple qu'une scène qui l'amuse; spectateur tranquille, indifférent sur le succès, sans regret, comme sans espérance, il n'interrompt aucune de ses opérations.

Si l'indifférence du peuple pour ces événemens qui se succèdent fréquemment, eſt étonnante, quand on conſidère avec quelle facilité il ſe déferait de ſes tyrans, la tranquillité de ceux-ci ne l'eſt pas moins ; on n'apperçoit aucun reſſort pour contenir la multitude, & les Mamelucs ſemblent ne ſe diſputer l'Egypte que comme des brigands ſe diſputeraient le partage d'un tréſor.

Chaque Bey, Gouverneur d'une Province, nomme dans chaque diſtrict, des *Kiachefs*, eſpèce de ſous-Gouverneurs. Ces vexateurs ſubalternes revêtus de cette dignité qui les conduit à celle de Bey, s'attachent auſſi des Mamelucs ſans emploi, & toutes les villes & villages de l'Egypte réſervés pour les Beys ou diſtribués par eux à leurs créatures, ſont aſſujettis à des redevances territoriales. Le cultivateur les tient à la diſpoſition du Maître que le parti dominant lui

donnera. Tous ces Mamelucs épars dans l'Egypte ſont toujours attirés au Caire à chaque révolution ; mais ces querelles en rendant aux habitans leur liberté ne leur ont jamais inſpiré l'idée de la conſerver, & jamais les tyrans n'ont imaginé, qu'en ſe diſputant à la porte de la ville, on pouvait la leur fermer.

Tous les Beys habitent le Caire, & leurs eſclaves compoſent toutes leurs forces ; c'eſt-là qu'ils préparent par leurs intrigues les révolutions:lorſqu'elles ſont prêtes à éclater, les Kiachefs leurs cliens, accourent avec des Mamelucs pour ſe réunir à leurs Maîtres, ou les trahir en paſſant dans le parti contraire s'ils y voient plus d'avantage. Que peut-on attendre de la réunion de ces forces, ſans diſcipline, comme ſans intérêt à la choſe publique, l'avidité qui les raſſemble, les diſperſe auſſi-tôt que l'intérêt du moment ſe fait entendre ?

Le Château du Caire qui peut à peine mériter ce nom, eſt ordinairement le point que l'on commence à ſe diſputer; & c'eſt pour ſe l'aſſurer que les deux partis cherchent à attirer à eux les Mamelucs qui y commandent. La poſſeſſion de la ville eſt auſſi le ſeul objet de conquête; elle entraîne celle de toute la baſſe-Egypte, parce que perſonne ne la diſpute, & que la ſituation du Caire ſur le Nil, gouverne le commerce des denrées, ſeul intérêt du Cultivateur; mais cette ville dépend à ſon tour du Delta & de la haute-Egypte dont elle tire ſa ſubſiſtance. Le Said eſt auſſi la ſeule reſſource des fuyards; ils s'y retirent pour interrompre la navigation du fleuve, & affamer la Capitale.

Des troupes détachées par le parti victorieux y pourſuivent la deſtruction des Beys vaincus, qui n'obtiennent grace qu'en ſe réduiſant à deux ou trois Ma-

melucs, & à une résidence éloignée, tandis que leurs partisans négocient toujours avec succès leur retour au Caire, pour se rejoindre au parti dominant. Pendant cette guerre contre les fuyards, le Cheik-Amman qui commande aux Arabes dans la haute-Egypte, devient un homme important, son secours est sollicité par les deux partis; mais les Arabes relégués dans la Lybie & dans l'Arabie Pétrée, moins utiles, moins accommodans & moins sollicités, pillent de tous côtés; le Delta enveloppé du fleuve, est seul préservé de leur brigandage, & les Mamelucs fuyards sur les deux rives, échappent difficilement à leurs recherches; le désordre est général jusqu'à ce que le partage des Gouvernemens, des districts & des villages, en rétablissant l'ancienne administration, rende à l'Egypte de nouveaux tyrans.

Le précis de la révolution dont j'ai

été témoin, confirmera l'idée que je viens de donner des Mamelucs.

Après la mort de Mouhamet-Bey, dont on a parlé plus haut, les Beys d'Egypte partagés en deux partis préparaient en ſilence les moyens de ſe détruire. Murat plein de la même ambition qui avait animé ſon ancien Maître, s'était uni à Ibrahim, *Chek-elbelet* [1], & à quelques Beys moins importans. Ils exerçaient tranquillement leur tyrannie, tandis qu'Iſmaël, Juſſuf & quelques autres Beys, épiaient eux-mêmes l'inſtant de s'emparer du Gouvernement.

Iſmaël-Aga homme d'eſprit, adroit, diſſimulé & traître, attaché en apparence à Murat-Bey, gouvernait ſous ſon nom, excitait & ſervait les vexations dont pluſieurs négocians Turcs ou Coptes avaient été les victimes. Cependant Murat de retour de Lacharkyé où il

[1] Commandant Général.

venait de molester les Arabes, apprit en arrivant qu'un de ses gens avait été bâtonné par Soliman-Kiachef attaché à Jussuf-Bey; il manda ce Kiachef chez lui, & lui fit rendre cette correction avec usure; Jussuf sut si bien dissimuler cette offense, que l'orgueil de Murat crut pouvoir tout entreprendre impunément. On avait même affecté, à son retour au Caire, de le recevoir avec une sorte de triomphe, & il jouissait ainsi qu'Ibrahim de la plus grande sécurité, lorsque le 18 Juillet, Ismaël, Jussuf, tous les Beys de leur parti & leurs Mamelucs sortirent de la ville, pour s'emparer du Nil, en occupant le vieux Caire: ils firent en même-tems signifier au Chek-Elbelet, & à Murat de se soumettre volontairement, s'ils ne voulaient y être contraints par la famine ou par les armes. Une levée de boucliers aussi subite ne laissant pas au parti opposé le tems de

raſſembler ſes Mamelucs, la ſeule reſſource fut de s'emparer du Château du Caire, dont les Commandans ſont toujours à la diſpoſition du parti dominant. Cependant Murat & Ibrahim défiés journellement & reſſerrés dans le Château par les troupes du dehors, eſſayèrent en vain la force des Firmans [1] du Pacha qu'ils retenaient priſonnier; mais qui probablement ne deſirait pas les tirer d'embarras. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour Murat; c'eſt que cet Iſmaël Aga, ſon bras droit, dont nous avons déja parlé, au lieu de venir au Château joindre ſon Maître, paſſa dans le parti oppoſé avec plus de huit cent mille ſéquins dont il était dépoſitaire. Cette trahiſon réduiſit bientôt Murat & Ibrahim à fuir vers la haute-Egypte avec peu de

[1] Ordonnance en forme d'Edit, que les Pachas à trois queues, nommés Viſirs du Banc, rendent au nom du Grand-Seigneur.

ſuite. Ils s'emparèrent de Miniés. Le transſuge Iſmaël fut revêtu de la dignité de Bey, ainſi que Soliman Kiachef, & l'on donna à ce dernier la maiſon de Murat en indemnité des coups de bâton qu'il en avait reçu quinze jours auparavant. La paix fut publiée en même-tems, & Juſſuf-Bey trop aveuglé par ſon orgueil pour appercevoir qu'il n'avait été que l'inſtrument de cette révolution, annonçait déja avec la même inconſidération le projet de dominer ſes compagnons; mais les deux Iſmaël ne tardèrent pas à le punir de les avoir mal jugés, ils l'aſſaſſinèrent dans ſa propre maiſon, ſes partiſans ſubirent le même ſort, le nouveau Bey-Soliman fut dépouillé de la dignité; mais cette événement ne promettait pas une paix durable, & l'on dut préſumer que la deſtruction des fuyards ferait le terme de l'union des deux tyrans.

Je ne quitterai pas l'Egypte ſans offrir aux Hiſtoriens & aux Géographes une obſervation ſans laquelle les détails que le Sire de Joinville nous a conſervé ſur le débarquement de S. Louis à Damiette, ſerait inintelligible. Ce témoin oculaire dit que la flotte du S. Roi partie de Chypre, & d'abord diſperſée, vint ſe réunir à Damiette où Louis débarqua à la plage d'une île qui communiquait à la ville par un pont. Il réſulte de cet expoſé que le Nil ſe jettant alors dans la mer perpendiculairement à la côte, avait un petit bras, qui ſe prolongeant vers l'Eſt, formait une île vis-à-vis Damiette. C'eſt de cette branche que le fleuve a depuis fait ſon lit; & le comblement de l'ancienne embouchure, en réuniſſant l'île au Delta, ne préſente plus aux Géographes qu'une langue de terre qui couvre actuellement la ville. L'Hiſtorien reconnoîtra auſſi, que ſi ce changement

de ſite eût précédé l'arrivée des Croiſés, leur poſition eût été moins embarraſſante, le Delta leur eût offert avec l'abondance des vivres un aſyle impénétrable à la cavalerie des Mamelucs, & la ſituation la plus avantageuſe pour les réduire. C'eſt au contraire à la rive oppoſée que Louis expoſe ſon armée à manquer de ſubſiſtance, en donnant au Soudan le moyen de réunir toutes ſes forces contre lui. Le Sire de Joinville parle du Tanis, l'un des canaux de la Charquyée, comme d'un des bras du Nil, & ſemble ne pas connaître la pointe du Delta qui les ſépare. J'obſerverai auſſi pour les Phyſiciens, que le Fort S. Louis bâti à la pointe de la langue de terre, précédemment île de débarquement, eſt encore baigné par les eaux de la mer; & ſi l'on conſidère que l'époque de ſa conſtruction doit néceſſairement répondre à l'exiſtence du port de Fréjus, où le S. Roi s'eſt em-

barqué pour ſon expédition d'Egypte, on en conclura que des atteriſſemens ſucceſſifs ont pu ſeuls combler ce port & reculer ſa plage à la diſtance où elle eſt aujourd'hui ; puiſque le Fort S. Louis atteſte encore que le niveau de la mer n'a point eu depuis ce tems d'altération ſenſible.

Après m'être rembarqué à Alexandrie la frégate prolongea la côte d'Egypte, écarta les fonds de roches qui la rendent inabordable juſqu'à Damiette, en traverſa la rade & dirigea ſa route ſur Jaff dont la darſe peut à peine abriter quelques petits bâtimens. Nous mouillâmes en rade à près de deux lieues du rivage. Cette première ſtation à la côte de Syrie avait pour objet de me tranſporter à Rames. Je me rendis à cheval dans cette ville de la Paleſtine où le Procureur de Terre-Sainte vint de Jéruſalem pour s'aboucher avec moi. Ce Récollet avait

pour ſuite & pour eſcorte les quatre chefs Arabes de la montagne. Le pouvoir de ſon argent avait été tel, qu'à la réception de mon courrier, il fit conclure à ces Princes diviſés depuis long-tems, une trêve dont le ſeul motif était de me venir voir plus commodément.

Le Gouverneur de Jéruſalem qui avait arrangé cette pacification, aurait deſiré que j'en profitaſſe pour me rendre auprès de lui ; mais plus il ſe diſpoſait à me bien recevoir, moins j'étais tenté d'en payer les frais. La conſidération du Procureur me parut d'ailleurs trop bien établie pour me flatter de pouvoir y ajouter, & les reliques dont le ſacré Directoire me gratifia, ne me laiſſait rien à deſirer.

L'eſpace entre la mer & la montagne de Jéruſalem, eſt un pays plat d'environ ſix lieues de large, de la plus grande

fertilité ; le figuier d'inde [1] forme les haies & préſente des barrières impénétrables qui garantiſſent les propriétés. Le commerce de cette partie eſt en coton, ſon induſtrie en filature, & cette portion de la Terre-Sainte eſt ſur-tout remarquable par les veſtiges des Croiſades dont elle eſt couverte.

Le Mahométiſme en détruiſant ces monumens s'eſt conſervé le moyen de profiter du pieux enthouſiaſme qui les avait élevés, & la politique des Turcs en admettant les Grecs & les Latins au partage des ſaints Lieux, afin de profiter de leurs diviſions, a plus compté ſur leur orgueil que ſur leur dévotion. Une hypothèque auſſi ſolide a ſurpaſſé leurs eſpérances ; les querelles des deux rites ſont intariſſables, & grace à l'argent de l'Eſpagne, le Gouvernement de Jéruſalem doit être con-

[1] Cette plante eſt auſſi nommée raquette.

ſidéré comme un des meilleurs bénéfices de vexations. Celle que les Grecs venaient d'eſſuyer à mon arrivée à Rames couvrait de gloire les Catholiques, & l'eſcorte du Procureur était une ſuite de ce triomphe. Il voulut me conduire à Jaff, & je fus vraiment charmé de voir l'uniforme des Récollets affourchée ſur un beau cheval Arabe richement harnaché & caparaçonné.

On me fit remarquer, en approchant de la côte, l'horrible Pyramide que Méhémet-Bey fit élever. Ce barbare la compoſa de quinze cent têtes qu'il fit couper après la priſe de cette ville.

Jaff forme un Gouvernement particulier appanagé à une Sultane qui en afferme la Douane ; mais la dépopulation de cette ville a dû néceſſairement diminuer ſon commerce. Il ne conſiſte plus qu'en toile & en riz que Damiette expédie pour la conſommation de Napou-

louſe

loufe, de Rames, de Jérufalem, & des nombreufes hordes d'Arabes qui campent dans les plaines de Gaze : Damiette reçoit en échange des verreries grofsières, fabriquées à Ebrom, des cotons en laine, du cumin & fur-tout du favon de Jaffe. Cet article jouit par une conceffion immémoriale du droit de ne payer en Egypte que demi-Douane.

Après avoir vifité, avec le Procureur, l'Hofpice de fon Ordre, & fait toutes les démarches qu'il croyait néceffaires à fes vues, ce Moine qui n'était pas Prêtre, voulut mettre le comble à fa confidération, en me donnant fa bénédiction à la face d'Ifraël; mais peu s'en fallut que la foule qui nous avait accompagnée fur le rivage, ne me vit en même-tems fubmergé par les brifans de *la barre* que la témérité des matelots ofa affronter, & que leur adreffe eut affez de peine à furmonter.

De retour à la frégatte, elle fit voile pour S. Jean-d Acre où nous mouillâmes le lendemain matin. Dgézar, Pacha de Seide s'y trouvait alors, il me fit prier en débarquant, de satisfaire l'empressement qu'il avait de me voir; mais il s'en fallait bien que je le partageasse: les cruautés qui l'ont rendues célébre & les vexations qui le faisaient craindre ne m'invitaient qu'à le mortifier. Il me fut aisé de découvrir par le langage de l'Officier qu'il avait envoyé pour me complimenter, que mon crédit à la Porte était le principal motif de ses instances, & je ne négligeai pas cette occasion d'animer les inquiétudes qu'il avait depuis long-tems sur le ressentiment du Grand-Seigneur. Je lui fis répondre qu'étant tous deux voyageurs nos liaisons me paraissaient inutiles. L'Officier crut que cette réponse n'excluait pas la visite que je ferais à son Maître dans le chef-

lieu de sa résidence; mais le Pacha en sentit toute l'amertume, & le mot de vogageur dont le sens littéral ne pouvait lui convenir dans son Gouvernement, ne s'offrit plus à ses yeux, que dans le sens figuré de la mort, que les Turcs lui donnent. Il ne pouvait se dissimuler en effet, que sans la faiblesse de la Porte, qui ne réprimait plus aucun désordre, il aurait depuis long-tems payé de sa tête l'horrible tyrannie qu'il exerçait. Il l'avait portée à ce degré qui l'associe à l'orgueil, & ce monstre avait pris le nom de Dgézar (Boucher) dont il se glorifiait; il avait sans doute mérité ce titre en faisant murer vivantes, quantité de personnes du rit Grec, lorsque pour défendre Barut de l'invasion des Russes, il en fit reconstruire l'enceinte. On voit encore les têtes de ces malheureuses victimes, que le Boucher avait laissées à découvert, afin de mieux jouir de leurs

tourmens. C'eſt dans des principes auſſi féroces que Dgézar puiſait les régles de ſa conduite. Sa propre ſûreté l'invitant à ſoudoyer quelques bandits, il en avait armé une petite flotille avec laquelle il parcourait la côte, tandis qu'une troupe de cavaliers ſe rendait par terre, au lieu de ſon débarquement. Dgézar Pacha était à Acre dans cette poſition, & voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de moi, il voulut au moins recevoir le ſalut de la frégate ; mais auſſi ignorant qu'orgueilleux, il crut qu'il lui ſuffiſait de ſe montrer ſur la plage avec une brillante cavalcade, pour jouir d'une politeſſe à laquelle il ne pouvait avoir des droits, qu'en ſe mettant en bateau. Il ne douta pas que le ſilence de la frégate ne fût une ſuite de l'éloignement que je lui avais témoigné. C'eſt auſſi pour ſe venger qu'il expédia à Seide l'ordre de ne point ſaluer la frégate

lorſqu'elle y arriverait; il ſe fit même un plaiſir de me faire ſavoir cette diſpoſition, mais cette petite marque de reſſentiment n'eut pas plus de ſuccès que ſes premieres avances. Je lui fis répondre que je le remerciais de m'avoir prévenu, mon intention étant de ſupprimer auſſi tous les préſens qu'un uſage abuſif avait établi.

La ville d'Acre eſt ſituée dans une baie aſſez ſpacieuſe, & défendue des vents du Sud, par le Mont-Carmel [1]. On voit encore les murs principaux de l'Egliſe que les Chevaliers Hoſpitaliers y firent bâtir. Ils la dédièrent à S. Jean, leur patron, & ce nom joint à celui de la ville, la fit connaître ſous la dénomination de S. Jean-d'Acre. Les

[1] Les Religieux Catholiques qui deſſervent la grotte du Prophête Elie, hébergent les Pélerins qui la viſitent, diſtribuent, à la place des reliques qui leur manquent, des géodes de toutes ſortes de formes dont le ſol abonde, & qu'ils font paſſer pour des fruits pétrifiés.

ſpéculations du commerce ne purent ſe porter ſur cette ville, que long-tems après la retraite des Croiſés; ces enthouſiaſtes ne favoriſaient pas plus la culture que les Turcs, qui, pour dominer la Syrie, en ont toujours été les déprédateurs. Ce ne fut auſſi que ſous le regne tranquille & bienfaiſant du Cheik-Taër que l'abondance des récoltes multiplia nos établiſſemens, & c'eſt depuis la fin tragique de ce Prince que le commerce commence à y décheoir. Il conſiſte principalement en coton, dont la qualité était ſupérieure avant que le cultivateur eut abandonné le ſoin d'en ſéparer lui-même la graine.

Je partis d'Acre pour me rendre à Seide où réſide le Conſul général du Roi. Cette ville eſt en quelque manière le chef-lieu de notre commerce en Syrie; nous y mouillâmes à côté d'un vaiſſeau de guerre du Grand-Seigneur dont le

Capitaine n'avait pas fait de grands frais de politeſſe avec nous. On a déja vu que la fortereſſe en était diſpenſée par les ordres du Pacha ; mais ce que Dgézar n'avait pas prévu, c'eſt que pendant mon ſéjour à Conſtantinople j'avais ſurveillé la conſtruction de la Caravelle Turque, que j'avais fait fondre toute ſon artillerie, & que le Capitaine me devait ſon avancement ; c'était auſſi le premier vaiſſeau du Grand-Seigneur qui me montrait le pavillon verd que j'avais déterminé la Porte à adopter ; le Capitaine qui le commandait n'eut pas plutôt appris que j'étais à bord de la frégate qu'il me fit faire des complimens, & je crus convenable de lui faire ſentir que la conduite indépendante du Pacha de Seide, aurait dû l'inviter à d'autant plus d'égards pour le pavillon du Roi, que celui du Grand-Seigneur était encore moins conſidéré en Syrie

que par-tout ailleurs ; il répondit aussitôt à cette remontrance par un salut de neuf coups de canon que nous lui rendîmes. Il vint ensuite chez le Consul pour me voir, s'excuser de sa négligence & m'inviter d'aller à son bord où je fus salué en entrant & en sortant. Cette canonade devenait un nouveau sujet de dépit pour le Pacha que le Commandant Turc ne traitait pas si bien. C'est aussi pour éviter quelque nouvel affront qu'il se détermina à n'entrer que la nuit dans le port ; mais M. le Baron de Durfort, fit saluer la petite flotille au lever du soleil, & cette politesse sur laquelle Dgézar ne comptait pas, lui persuada que je le traiterais mieux à Seide qu'à Acre. Il me fit inviter de nouveau à le venir voir ; on me prévint en même-tems qu'il me destinait une superbe pelisse ; mais je restai inébranlable dans ma premiere résolution, bien convaincu que

j'acquerrais plus pour ma confidération en méprifant Dgézar qu'en en recevant quelque frivole diftinction.

C'eft auffi pour remplir le but que je me fuis propofé en écrivant ces Mémoires, qu'il m'a paru néceffaire de décrire le caractère de Dgézar & ma conduite avec lui. Ce lion déchaîné contre l'humanité, qui tyrannifait fa province & retenait impunément depuis deux ans les revenus du Grand-Seigneur, humilié par un étranger, & contenu dans fon reffentiment par la crainte d'une feule frégate dont il ignorait les ordres, en peignant la faibleffe du defpote, & la lâcheté des fubalternes qui dans l'éloignement lui en impofent, offre d'un feul trait le tableau de l'Empire Ottoman.

La ville de Seide, l'ancienne Sidon eft fituée dans le milieu de la côte de Syrie au pied du Liban & de l'Anti-Liban. Les Mutualis dans la partie du Sud, &

les Drufes dans celle du Nord, habitent la chaîne des montagnes qui prolongent la côte,& confervent leur indépendance, nonobftant les différentes tentatives que la Porte a faites pour les affujettir plus particulièrement. Il eft vrai que les Drufes ne font pas toujours exacts à payer le tribut convenu. Le Pacha de Seide eft même obligé pour la sûreté de fes domaines de les affermer aux Puiffances de la montagne; mais ce moyen d'éviter les ravages n'affure pas toujours la rentrée des revenus, & ces locations forcées entretiennent des querelles dont les acceffoires changent fouvent le fond du procès: les Mutualis qui habitent l'Anti-Liban, depuis Seide jufqu'à Acre, font moins nombreux que les Drufes; mais les Châteaux qu'ils habitent les rendent auffi prompts à fe foulever & auffi difficiles à foumettre, chaque cime de montagne eft une fortereffe, cha-

que propriétaire un grand vassal ; & ce peuple fanatique des préceptes d'Ali abhorre sur-tout les Mahométans Sunnites qu'ils massacrent impitoyablement lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Les Mutualis sont convenus de payer la redevance annuelle de 200 bourses pour jouir de leurs montagnes & de leurs seigneuries ; mais ils conservent plus soigneusement le bénéfice, qu'ils ne sont exacts à acquitter la charge ; de sorte que les Druses ainsi que les Mutualis également difficiles à contraindre, en resserrant l'autorité du Pacha dans un trop petit espace, en ont rendu le poids plus sensible aux habitans de Seide. On voit encore, entre cette ville & celle d'Acre, la ville de Sour, la fameuse Tyr, elle obéit au chef des Mutualis, & ce berceau de la navigation jouit encore de l'avantage d'avoir le meilleur port de la Syrie ; mais quelques chargemens de tabac ou

de bled dont le commerce de Seide s'eſt emparé, ſont les ſeuls objets que Sour peut lui offrir & qu'il réunit aux filatures que les habitans de la campagne apportent au marché, & dont l'achat eſt excluſivement réſervé aux Français [1].

Si nos Négocians n'ont pas été exempts des vexations du Pacha, c'eſt qu'ils n'ont pas encore ſu montrer aſſez de fermeté pour lui en impoſer; & ce Gouverneur ne pourrait ſe diſſimuler le danger auquel la fureur du peuple l'expoſerait, s'il for-

[1] Cette circonſtance peint le Gouvernement Turc qui ne ſait jamais ni donnner ni retenir avec diſcernement. Un des Négocians Français établi à Seide, préſide le marché public, les Jéniſſaires attachés au ſervice de la Nation y exercent la police, les cenſeaux ou Courtiers de notre commerce mettent le prix aux filatures, l'achat en eſt défendu aux gens du pays, à plus forte raiſon aux étrangers, aucun monopole n'eſt plus manifeſte; mais il eſt ſi bien établi dans l'opinion, que le peuple même ſe révolterait ſi le Gouvernement voulait travailler à le détruire, & les fileuſes préferent la certitude d'une vente prompte à l'avantage incertain d'un haut prix qu'il faudrait attendre.

çait par de mauvais procédés nos Négocians à se retirer.

En quittant Seide, la frégate continua à prolonger la côte & mouilla à l'abri de quelques écueils au fond de la rade de Barut. Cette ville est bâtie sur une langue de terre qui s'avance en presqu'île, & dont le plateau est décoré par une forêt de pins plantés au cordeau. L'agrément & la variété des jardins qui environnent la ville, ainsi que l'air pur qu'on y respire y avait attiré un grand nombre d'habitans, & pendant tout le tems que la Porte a aliéné la Seigneurie de Barut à l'Emir des Druses qui habite les montagne voisines, la douceur du Gouvernement, & sur-tout l'esprit de tolérance qui y traitait également le Druse, le Mahométan & le Chrétien, avait déterminé une foule de Négocians à s'y établir; mais depuis que Dgézar s'est emparé de cette ville, afin d'en dé-

truire le commerce pour le forcer à ſe concentrer dans Seide, les Négocians de Barut l'ont abandonné pour ſe retirer dans la montagne & y attendre la deſtruction du tyran. Son but était d'accroître la Douane de Séide dont le Pacha eſt le fermier, mais ſon ignorance ne lui a pas permis d'appercevoir que les ſpéculations du fiſc, en portant coup à l'induſtrie, ne peuvent jamais, par cette raiſon être calculés ſur aucuns principes de commerce.

Les montagnes du Caſtervan prolongent la mer depuis Barut, juſqu'à ſix lieues au Nord; elles ſont appuyées ſur celles du Liban, en forment la baſe, & ſont peuplées de Catholiques qui vivent dans une parfaite union avec les Druſes leurs voiſins, dont je parlerai bientôt plus particulièrement.

Tripoli de Syrie où nous nous rendîmes après avoir quitté Barut, eſt

ſituée à peu de diſtance de la rade, & la quantité de jardins qui l'environnent en rendrait le ſéjour fort agréable, ſi l'air y était moins mal-ſain en été. Son terroir s'étend & s'éleve juſqu'au mont Liban [1], il abonde en vignoble. Chaque colline produit une liqueur différente, & le vin d'or eſt ſur-tout diſtingué dans ce nombre.

L'abondance des ſoies qui ſe cultivent dans tout le Liban, & que le commerce raſſemble à Tripoli, eſt l'objet principal de ſes ſpéculations. Il en paſſe annuellement en France ſept à huit cent quintaux, dont la plus grande partie eſt commiſe par les autres échelles qui manquent de retraits, & c'eſt toujours avec le

[1] C'eſt dans la partie des montagnes qui avoiſinent Tripoli, qu'on peut encore voir ces fameux cèdres du Liban ſi vantés. On m'a aſſuré que leur antiquité était ce qu'ils offraient de plus remarquable & je me ſuis diſpenſé d'aller leur rendre hommage.

Pachà qu'on négocie les lettres-de-change que Conſtantinople envoie à cet effet. Le Pacha qui y commandait était fils de celui de Damas : j'avais beſoin de ſon ſecours pour me faciliter les moyens de me rendre par terre à Alep; il était abſent de Tripoli, & je fus fort aiſe d'apprendre que je le trouverais à Lattaquée; mais la frégate ne pouvant mouiller dans ce port, à cauſe de la négligence des Turcs à le laiſſer encombrer par le leſt que les bâtimens y ont jetté, elle mit en panne & y reſta juſqu'au retour de ſon canot qui me tranſporta au port de Lattaquée. Son entrée eſt défendue par un Château tellement délabré, que ſans le bruit de ſon artillerie qui me ſalua, je l'aurais dépaſſé ſans appercevoir aucune fortification. Le Douanier me reçut au débarquement avec tous les égards dûs à ma miſſion, & le ton de

ſes

ses politesses, me fit bien augurer du caractère de son Maître [1].

[1] C'est une des choses les plus remarquables dans les mœurs des Turcs, que l'influence des dispositions du maître sur tous les individus qui en dépendent ; il semble que le despotisme serait imparfait, s'il ne soumettait aussi les sentimens. Les valets d'un Turc sont aux aguets de l'accueil que le patron fait à quelqu'un pour le traiter de même lorsqu'il sortira ; malheur à celui qui en aurait reçu un coup de pied, ils se permettent aussi d'interprêter ses dispositions. Un Pacha avait pris en grande amitié un Négociant Européen, il ne pouvait s'en passer, & toute sa Cour fêtait l'étranger. Celui-ci était sujet à la goutte, le Pacha qui avait malheureusement étudié un peu de Médécine, voulut guérir son ami, & le sachant dans de violentes douleurs, il chargea deux de ses gens d'aller le trouver pour lui donner cinquante coups de bâton sur la plante des pieds. Ceux-ci qui n'étaient pas si savans que leur maître, étonnés d'abord d'un traitement qui n'avait pas l'air amical, crurent enfin que l'infidele avait déplu, & furent exécuter l'ordre avec une rigueur dont ils se glorifièrent en venant rendre compte au Pacha de leur exactitude. Comment malheureux, leur dit-il, vous avez osé maltraiter mon ami, les cinquante coups de bâton étaient un remède, les insultes que vous y avez ajoutées sont une offense, & sur le champ il leur fit appliquer cent coups à chacun, il fut ensuite faire des excuses à son ami sur l'insolence de ses gens qui avaient osé ajouter au remede. L'Européen s'en serait bien passé ; mais il eut bientôt à s'en louer & fut parfaitement guéri.

Après m'être arrêté quelque tems dans un Kiosk, où l'on me servit des rafraîchissemens, je me rendis à Lattaquée. Cette ville, l'ancienne Laodicée est bâtie sur un plateau qui domine le port : elle offre encore des vestiges de son ancienne splendeur, & le commerce y entretient aujourd'hui plusieurs maisons assez belles. Je ne tardai pas à recevoir du Pacha de Tripoli des complimens sur mon arrivée, & l'assurance du desir qu'il avait de me voir & de m'être utile. J'avais besoin de ces dispositions pour faire mon voyage par terre jusqu'à Alep, & j'obtins de ce Pacha plus de moyens qu'il ne m'en fallait ; il insista sur l'honorifique, il eut même l'air de craindre le blâme de la Porte, si sa négligence à me faire respecter, m'exposait à quelques insultes, dans les montagnes que j'avais à traverser. De retour de ma visite, son premier Ecuyer m'amena un cheval que son Maî-

tre m'envoyait, en m'assurant qu'il avait éprouvé la sûreté de ses jarrets dans les rocs les plus escarpés.

Comme je m'étais procuré à Tripoli de Syrie, les tentes & les ustensiles nécessaires, tout fut bientôt disposé pour le départ. Nous nous mîmes en route avec les Gardes que le Pacha avait destinés à m'accompagner, & nous établîmes notre premier campement sur le bord d'une rivière au pied du mont Liban. Je n'avais pas encore mis à terre qu'un Druse de la montagne, vint me présenter requête contre un Négociant Français, son débiteur, dont on m'avait déja porté plusieurs plaintes. Tandis que l'on expédiait les ordres nécessaires à la vérification & à l'acquittement de cette créance, je fus bien aise de causer avec un homme qui m'avait frappé par la noble fierté avec laquelle il était venu réclamer ma justice, & l'expédi-

tion des lettres, me donna le tems d'en tirer quelques détails ſur les mœurs & les uſages des Druſes, que je joindrai avec des notions ultérieures.

Ces peuples compris ſous la même dénomination, ſont diviſés en pluſieurs ſectes qui ſe déteſtent mutuellement, mais qui ſe réuniſſent toujours pour la défenſe commune de leur liberté, & par un préjugé uniforme, contre les Mahométans. C'eſt cependant celui de leurs ſentiments qu'ils manifeſtent le moins; ils fréquentent les Moſquées, lorſque leurs affaires les conduiſent dans les villes Turques; mais ils préfèrent nos Égliſes, lorſqu'ils peuvent y venir ſans danger, & paraiſſent cependant auſſi loin des dogmes évangéliques, que des préceptes du Coran. Il eſt évident par ce qu'on a pu recueillir de la religion du plus grand nombre des Druſes, que ces montagnards ſont les ſectaires de

Hakem-Bamr-Illah [1], Calife d'Egypte, de la famille des Phatimites. Les Drufes en le divinifant l'ont appellé Hakem-Bamri [2], & n'ont confervé que le nom de fon Apôtre *Dourfi.* Cette étymologie prife de leurs livres facrés, fuffirait pour détruire celle que M. Pujet de Saint-Pierre leur donne; il fait defcendre les Drufes du Comte de Dreux; mais cette origine eft trop abfurde pour être difcutée. Le Calife Hakem & fon Apôtre paraiffent avoir renchéri fur le mépris que les fectaires ont toujours montré pour l'humanité, ils ont divifé leurs fectateurs en trois claffes, les Prêtres, les initiés & le peuple. Cette derniere qui connaît à peine quelques préceptes focials fans lefquels les hommes ne dormiraient pas tranquilles, eft réduite à fe repofer pour fon falut fur le crédit des

[1] Mot Arabe qui fignifie Gouvernant d'ordre de Dieu.

[2] Gouvernant de fon Ordre.

deux premières. C'eſt cependant ſur ce point d'appui que les Druſes ſe croient les élus de Dieu, & qu'ils mépriſent toutes les opinions contraires. Hakem leur a promis qu'ils feraient les héritiers des Turcs dont les Chrétiens feraient les deſtructeurs; ils ont dû croire ſans doute qu'ils touchaient au moment de l'accompliſſement de cette prophétie lors de la guerre des Ruſſes, & cette opinion a toujours décidé la préférence qu'ils accordent aux Chrétiens; mais il eſt probable que leur Prophète a mal calculé l'ordre de ſucceſſion.

Par la hiérarchie établie dans cette ſecte, toutes les pratiques ſont impénétrables aux yeux des profanes, leurs livres [1] mêmes ſont gardés avec ſoin, ſur-tout celui des Prêtres, (le livre par

[1] Il eſt défendu aux Druſes de manger chez aucune perſonne ayant autorité, dans la crainte de participer à un bien mal acquis.

excellence) il paraît impoſſible de ſe le procurer. On croit cependant aſſez généralement que les Druſes adorent une eſpèce d'idôle, qu'ils conſervent dans un ſouterrain où les ſeuls initiés peuvent entrer.

Quelques femmes Druſes converties à la foi chrétienne ont auſſi dévoilé d'autres pratiques non moins abſurdes; mais comme elles n'étaient pas du ſecret, leur délation n'eſt pas un titre ſuffiſant à l'exactitude que je me ſuis propoſé.

Des Druſes de différentes ſectes habitent la partie des montagnes que j'ai traverſé ; les Turcs les nomment Nuſéris ou Anſéris; mais ces peuples rejettent l'un & l'autre de ces dénominations, pour conſerver celle des Druſes, ſans prétendre à la gloire des myſtères impénétrables. On voit en effet le plus grand nombre adorer par-

ticuliérement le Soleil : à ſon lever, ils font trois génuflexions, & ſemblent vouloir prendre avec la main les premiers rayons de cet aſtre, pour ſe purifier en s'en frottant le corps. On croit que leur vénération ne dure que juſqu'au ſoir ; on aſſure qu'ils ſe dédommagent pendant la nuit de cette continence du jour. Une autre ſecte adore, dit-on, la Lune, & réſerve le jour à ſes plaiſirs.

On trouve auſſi dans ces montagnes des Gynécolatres [1], dont le culte moins myſtérieux que celui que les Chinois rendent au Lingam, paraît avoir le même principe. Des Druſes adorateurs du ſoleil ont un rapport plus direct avec les anciens habitans de Palmire. C'eſt à peu de diſtance de cette ville, & pour ainſi dire

[1] Gynécolatres, ce mot ſignifie adorateur des femmes ; mais comme pris dans le ſens de la bonne compagnie, il ne peut convenir aux Druſes, l'Auteur a fait ce compoſé Grec par reſpect pour les Dames.

à la vue des ruines du fameux temple du Soleil que l'on voit encore les adorateurs de cet aſtre. Le Liban reçoit ſes premiers rayons, ſon culte devait s'y réfugier & s'y conſerver.

Nous mîmes deux jours à traverſer ces montagnes : on en obſerve trois chaînes dont les deux latérales ſont en quelque maniere la baſe qui ſupporte celle du centre. Cette conſtruction préſente alternativement, l'horreur des abîmes les plus profonds, les défilés les plus dangereux; les ſites les plus pittoreſques & les vallons les plus agréables. On y remarque ſur-tout une culture de mûriers, la mieux ſoignée. Ces arbres dont le produit alimente les vers à ſoie, y ſont plantés en quinconce avec une perfection d'alignement dont l'inutilité annonce une recherche d'autant plus étonnante, que cette manière de planter n'eſt connue en Levant que chez les Druſes.

Leurs villages m'ont paru aſſez bien bâtis, ils ſont toujours appuyés au pied des eſcarpemens qui les abritent, & les cimes des montagnes couronnées de pins forment les tableaux les plus intéreſſans.

Nous arrivâmes après trois jours d'une marche pénible à la petite ville de Tchoukour, ſituée ſur le bord de l'Oronte. Les Pélerins de Conſtantinople & de l'Aſie réunis pour aller à Damas, rendez-vous général de la Caravanne de la Mecque, nous avaient précédés à Tchoukour, & nous trouvâmes leur camp établi ſur la rive du fleuve. J'établis le mien à peu de diſtance, & leur chef, car toute ſociété s'élit un maître ou quelque choſe qui y reſſemble, m'envoya bientôt après un préſent de fruits, en me faiſant complimenter ſur mon arrivée. Mais nonobſtant cette honnêteté, le Commandant de la ville jugea que le voiſinage d'une nombreuſe troupe qui partait le lende-

main, & dont chaque individu avait déja ſon abſolution aſſurée, ne garantiſſait pas ma tranquillité. Il fit renforcer mon eſcorte d'une troupe d'infanterie qui fut diſpoſée en ligne de circonvallation; mais je connaiſſais aſſez les Turcs pour avoir meilleure opinion des Pélerins, & pas aſſez ma nouvelle eſcorte pour n'en rien redouter. Cependant j'en fus quitte pour un feu de bilbaude qui dura toute la nuit, & qu'on m'aſſura être le ſeul moyen d'écarter les voleurs; c'était auſſi celui de tuer de fort honnêtes gens s'il s'en était préſenté qui fuſſent venus de mon côté, & je dus encore payer les poltrons qui m'avaient empêché de dormir.

Rhia où nous couchâmes le lendemain eſt ſituée à l'entrée des plaines de Syrie, on y voit des ruines, qui n'indiquent aucun objet déterminé, mais qui paraiſſent de la plus grande antiquité. La

plus riche culture environne cette petite ville, & s'étend ſur tout l'eſpace qui la ſépare d'Alep. Nous mîmes deux jours & demi à traverſer cette plaine, dont le labour eſt ſur-tout remarquable, chaque ſillon ſemble tracé au cordeau & ne préſente ſur plus d'un quart de lieue de longueur aucune ſinuoſité. On récolte ſur ces terres du bled, du coton, & une eſpèce de graine dont les habitans font de l'huile. Cette induſtrie ſemble jetter un voile ſur les dévaſtations que ces plaines ont éprouvé; mais on en retrouve le témoignage dans quelques fragmens d'antiquité. J'ai vu près d'une fontaine, une cuve de marbre blanc, d'un ſeul bloc de ſept pieds de long ſur trois de haut & quatre de large, ornée de guirlandes & de maſſacres de béliers du meilleur goût & du ciſeau le plus pur, elle ſervait d'abreuvoir; & on ne peut ſuppoſer qu'elle ait été tranſportée

ni de Palmire, ni de Balbec; elle indique donc le ſite de quelque ville plus voiſine & plus complétement anéantie que ces dernières.

J'étais encore menacé d'une entrée publique, ce qui me détermina à m'arrêter à Kantouman, lieu de repos deſtiné aux voyageurs, & qu'on a bâti à trois lieues d'Alep ſur la liſiere du déſert qui environne cette ville. J'y arrivai de nuit après avoir traverſé le ſol le plus agreſte & reſpiré un air abſolument phoſphorique. Les précautions que j'avais priſes pour éviter la pompe qu'on m'avait deſtinée, ne ſervirent qu'à la rendre funèbre, & les flambeaux qui m'attendaient à la porte de la ville, me conduiſirent chez le Conſul, en donnant à notre marche tout l'appareil d'un convoi.

La ville d'Alep célebre par le nombre de ſes habitans [1], la beauté de ſes édi-

[1] On compte à Alep cent cinquante mille ames, dont le

ces, l'étendue de ſon commerce, & les richeſſes qu'il lui procure, eſt ſituée dans un enfoncement & touche à une petite riviere; mais cette eau qui abreuve les habitans d'Alep, paraît auſſi étrangère au ſol qu'elle parcourt, que la ville l'eſt elle-même au déſert dans lequel elle eſt placée. Ce n'eſt auſſi que par les indices de la dévaſtation du pays qui l'environne qu'on peut trouver la ſolution de ce problême politique; mais on voit aiſément les motifs de ſa conſervation, de ſon accroiſſement & de ſon opulence dans le beſoin que le commerce avait d'un entrepôt entre la Méditerranée & le golphe Perſique. Son emplacement devait auſſi être déterminé par l'avantage d'une eau courante. Le ſol en eſt ſi avare dans ces plaines, que cette riviere dont

plus grand nombre eſt Mahométan. Quelques Juifs & beaucoup d'Arméniens compoſent le reſte de la population; les Francs que le commerce y attirent, ſont en trop-petit nombre pour mériter d'entrer dans ce calcul.

la ſource n'eſt pas éloignée, ſe perd ſous la terre à quelques lieues au-deſſous de la ville, & ſemble ne ſe montrer dans cette contrée aride, que pour fixer les hommes dans le petit vallon qu'elle arroſe.

Alep eſt entouré de jardins ou plutôt de petits bois de piſtachiers, dont les feuilles d'un verd tendre & les fruits couleur de roſe forment le coup-d'œil le plus charmant, en même-tems que cette production devient pour les habitans une branche de commerce dont le débit eſt auſſi aſſuré qu'avantageux.

Un aſſez grand château défend cette ville des déprédations des Arabes qui l'environnent, & cette fortereſſe placée dans le centre de l'eſpace circulaire que la ville occupe eſt conſtruite ſur une butte qui paraît avoir été faite à main d'homme, & l'on apperçoit qu'elle eſt comme cerclée par des aſſiſes de pierres.

Le fort qu'on y a bâti ſur les principes de l'ancien art militaire, contient aujourd'hui quelques pièces d'artillerie dont le feu peut raſer la ſommité de toutes les collines voiſines, ſans être gêné par les maiſons; celles-ci ſont toutes terraſſées, & d'une hauteur ſi égale qu'on a rarement quelques marches à monter ou à deſcendre pour aller d'une maiſon à l'autre, & pluſieurs grandes rues voûtées, ajoutent à la facilité de ſe communiquer, en donnant celle de traverſer d'un quartier à l'autre, ſans éprouver l'embarras des rues. Celles d'Alep ſont pavées avec recherche, des dales de pierres bien unies forment les deux trotoirs, & le centre de la rue eſt maçonnée en briques poſées de champ pour la commodité des chevaux. On doit ſur-tout remarquer à Alep des ſoins de propreté inconnus dans les autres villes de Turquie, même dans la Capitale. Cet objet de police n'y cauſe

pas

pas l'embarras de nos tombereaux, ce ſont des âniers qui parcourent la ville & chargent les balayeurs que chaque particulier eſt obligé de raſſembler. Si la chaleur du climat rend ce travail plus facile, cette même chaleur exige auſſi une plus grande propreté pour conſerver la ſalubrité de l'air, ſur-tout ſous les rues voûtées dont je viens de parler. Celles-ci ſont particuliérement deſtinées aux marchands. Elles contiennent les effets les plus précieux ; c'eſt-là que le commerce actif & paſſif déploie ſon activité, mais la protection des différentes caravannes, ainſi que les eſcortes particulières dont les voyageurs ont beſoin, ſont un moyen dont le Pacha & ſes Officiers profitent toujours pour vexer le commerce & les particuliers. A cela près le peuple jouit à Alep de plus de tranquillité que dans les autres villes, & les Européens n'y ont jamais éprouvé

aucune avanie capable d'intimider leurs ſpéculations. On peut juger auſſi par les progrès de l'induſtrie des Alepins que le deſpotiſme l'a ménagée. Elle s'eſt perfectionnée au point d'entrer en concurrence avec les Indes. J'ai viſité avec ſoin les fabriques d'étoffes que nous nommons herbages, dont nous défendons l'entrée dans le Royaume ſans que l'imitation puiſſe ſeulement juſtifier la prohibition, & que notre genre de filature, ainſi que les entraves qu'on met à la perfectionner, ne nous permettra jamais d'imiter. C'eſt en effet bien moins dans l'art du fabriquant, dont le métier eſt abſolument ſemblable à celui que l'on emploie pour les étoffes brochées, que dans l'adreſſe de la fileuſe qu'il faut chercher ſon imitation. C'eſt ce premier talent, qui fait employer les ſoies du Liban, de manière à ſurpaſſer l'organſin d'Italie. C'eſt encore du coton d'Alep

dont nous faisons à peine des bourres de Rouen, que les fileuses de Syrie composent la trame des herbages; mais le fuseau nécessite la patience, & la patience vient à bout de tout [1].

Lorsque j'arrivai à Alep, Ised-Achmet Pacha qui avait gouverné cette ville venait d'être remplacé, & était destiné à aller réparer le Temple de la Mecque; les habitans regrettaient cette mutation qui faisait d'un bon Administrateur, un mauvais Architecte. Il partit pour sa destination le même jour que moi pour Alexandrette, où je devais me rembar-

[1] Cette manière de filer ne peut sans doute convenir aux Fabriques qui prennent des fileuses à gages. Cette réunion d'individus convient encore moins à une administration sage dont le premier soin doit être de conserver le physique & le moral. On avait proposé au Gouvernement un moyen de perfectionner & de multiplier les filatures sans déplacer les habitans & la destruction de la mendicité en aurait été le dernier résultat. On ne demandait pour cela que la liberté d'agir; mais le bien ne se fait qu'au fuseau, il faut de la patience pour l'opérer.

quer. Le nouveau Gouverneur m'avait destiné une escorte de cent chevaux, il y joignit un Alay-Tchaouche & un timballier. A cette marque distinctive & particulière aux Pachas, il ajouta deux de ses chevaux de main, & j'acceptai d'autant plus volontiers cette honnêteté qu'elle était la preuve que la suppression des présens que j'avais prononcé, & que les Consuls des autres Puissances avaient suivie, n'était pas aussi dangereuse pour la considération des Européens que l'on avait voulu le faire croire. Cette suppression avait privé Ised-Achmet Pacha du présent d'usage qui lui revenait à son départ; je devais camper à côté de lui à Kanthouman, & l'on jugeait qu'il s'y croirait dispensé de toute politesse avec moi, ce qui dans le fait m'aurait été peu sensible, quoique d'ailleurs j'estimasse sa personne; cependant mes tentes n'étaient pas encore dressées à côté

des ſiennes qu'il m'envoya complimenter, & me prier de le dédommager de ne m'avoir pas vu à Alep. Je me rendis auſſitôt à ſa tente où, contre tous les uſages, il ſe leva pour me recevoir; je reſtai deux heures à cauſer avec cet homme, pendant leſquelles j'eus occaſion de remarquer plus de bon ſens & de lumières qu'il n'en fallait pour juſtifier l'eſpèce d'exil dans lequel on l'envoyait, & c'eſt après lui avoir fait part de cette obſervation que nous nous ſéparâmes pour repoſer chacun de notre côté, & prendre le lendemain des routes différentes.

Notre petite troupe fut coucher le jour ſuivant à Martavan. La ſingularité des mœurs des habitans de ce village eſt ſi remarquable, que je ne puis me me diſpenſer d'étendre la célébrité dont Martavan jouit en Syrie. On m'a aſſuré que le village qui lui eſt contigu ſe

gouvernait d'après les mêmes principes, mais il eſt privé de l'avantage d'être ſur la route, & ſon nom eſt à peine connu. Ces deux villages appartiennent à un riche propriétaire d'Alep, qui en perçoit les cens, & jouit en même-tems du droit de nommer à la charge municipale de cette communauté. On ne voit à Martávan nulle indication d'une religion quelconque. Les hommes n'y paraiſſent occupés que de la culture, & les femmes qui y ſont généralement jolies, ne ſemblent deſtinées qu'à accueillir les voyageurs. Le jour où il en arrive, eſt auſſi pour elles un jour de fête, ainſi que pour le Peſeving-Bachi, dont l'autorité eſt celle d'un Baillif, dont les fonctions ſont plus conciliantes & dont la qualification ne peut ſe traduire. Son office eſt de prendre les ordres des nouveaux venus, de ſervir chacun ſelon ſon goût & de compter de ſes droits

avec fa communauté. On m'a affuré que ce cafuel avait été vendu dix bourfes avec le titre qui en autorife la perception. Il ferait difficile de trouver l'origine d'une fociété fondée fur des principes auffi étranges, & c'eft au milieu des loix rigoureufes de la jaloufie que Martavan conferve légalement une licence tellement réduite en principe, qu'elle parait être le feul préjugé de cette petite fociété. La coëffure des femmes de Martavan leur eft particulière ; c'eft une efpèce de cafque d'argent cizelé & orné de pièces d'or enfilées. Ce bonnet reffemble à celui des Cauchoifes. Les foins officieux de M. le Baillif de Martavan n'eurent pas autant de fuccès pour raffembler mon efcorte qu'ils en avaient eu pour la diftribuer convenablement, & nous ne pûmes partir d'auffi bonne heure que je l'avais defiré. Cette journée ne nous conduifit auffi qu'à un

village auprès duquel nous campâmes à l'entrée des montagnes, & d'où nous partîmes avant le jour pour aller passer à gué une petite rivière, afin d'éviter le pont de fer dont on nous dit que les Turcmen s'étaient emparés.

Ces peuples, qui habitent l'hiver le centre de l'Asie, & qui pendant l'été viennent jusqu'en Syrie, faire paître leurs troupeaux avec armes & bagages, sont crus Nomades, & ne le sont pas davantage que les bergers Espagnols, qui à la suite de leurs moutons parcourent pendant huit mois les montagnes de l'Andalousie. Ils sont seulement réunis en troupe plus nombreuse, afin de conquérir les pâturages qui leur conviennent, si l'on veut leur en disputer la jouissance. Jamais ils n'entreprennent aucune attaque, jamais ils ne guerroient sans y être provoqué; mais mon escorte avait à craindre leur ressentiment; les

troupes d'Alep venaient d'avoir avec eux une escarmouche, dans laquelle un petit nombre de Turcmen qui s'étaient imprudemment séparés des leurs, avait été maltraité par la cavalerie du Pacha ; & c'est pour les éviter que le détachement qui m'accompagnait me fit prolonger les montagnes jusqu'à Antioche, où nous campâmes, sur le bord de l'Oronte, après avoir traversé les ruines de cette ville célèbre. On voit encore son ancienne enceinte, elle forme un parallélogramme, qui s'appuie sur le penchant d'une côte très-roide, & s'éleve jusqu'au sommet pour la défendre d'être prise à revers ; les murs qui bordent l'Oronte, offrent la maçonnerie la plus soignée & la mieux conservée. On voit sur-tout des tours, (seul moyen de défense dans ces tems reculés) construites avec une grande recherche. Le penchant de la montagne présente aussi les débris

des édifices que cette ville renfermait ; mais dont aucun ne m'a paru très-remarquable. Mon efcorte, toujours occupée des Turcmen & toujours prudente, me fit encore prolonger les montagnes par-delà Antioche, afin de tourner le lac qui porte le même nom, & qui devait enfin nous féparer de ces redoutables ennemis. Nous cheminions tranquillement, & nos braves cavaliers faifaient autour de nous des évolutions, lorfque je les vis tout-à-coup fe replier fur moi. Le Commandant de la troupe me fit alors obferver les tentes des Turcmen établies fur la rive du lac que nous devions prolonger, il paraiffait incertain fur le parti qu'il fallait prendre ; mais le mien ne pouvait être douteux, je devais continuer ma route, & je parvins à perfuader à mon efcorte qu'elle n'avait rien à craindre avec moi, pourvu qu'elle ne fit aucune fanfaronnade inful-

tante pour les Turcmen. J'étais bien certain, en donnant ce conseil, que mes gardes n'étoient pas disposés à y manquer, & c'était bien assez de tenir cette troupe dans une bonne contenance à la vue de six ou sept mille Asiatiques dont les dispositions pacifiques étaient au moins douteuses.

Je pris le soin de couvrir mon escorte avec ma petite troupe d'Européens, & nous marchions dans cette disposition qui n'avait rien d'hostile, lorsque nous apperçûmes un mouvement dans le camp ennemi, il se détacha de plusieurs endroits quelques hommes qui s'avancèrent à notre rencontre, & j'eus bientôt à la tête de mon cheval la musique des différentes hordes. Ces Musiciens Turcmen me précédaient en jouant & en dansant, ce qu'ils firent pendant tout le temps que nous mîmes à prolonger leur camp. Après quoi je les congédiai avec

la gratification qu'ils étaient venus chercher, & dont ces Messieurs étaient sans doute bien bons de se contenter.

Nous fûmes coucher le même jour à Mahamout-Kan, espèce de Château à l'entrée des gorges du Beilan [1]. Ces montagnes que nous traversâmes le lendemain, sont habitées par les Curdes. Le gouvernement Turc a établi en faveur du commerce & des voyageurs des gardes chargés de veiller à leur sûreté, & qui pour se rendre plus nécessaires, ont soin de piller ceux qui refusent de les employer; mais la maniere dont je voyageais, ne pouvait leur promettre aucune rétribution forcée, & ces gardes prirent avec moi le parti de se faire valoir par leur exactitude. J'en trouvai une troupe établie dans le haut des montagnes. Elle voulut à mon approche s'em-

[1] Suite du Liban: Ces montagnes habitées par les Curdes, joignent celles de Caramanie.

parer de ma perſonne, ſans égards pour le détachement de cavalerie qui m'avait ſi bien gardé juſques-là ; mais j'aſſurai ſi poſitivement le Commandant de cette infanterie, qu'avec trente Européens j'étais plus en état de le ſecourir, que lui de me défendre; qu'il renonça à cette prétention. Je ne pus cependant lui refuſer la liberté qu'il me demanda, de fort bonne grace, de m'accompagner au moins pendant quelque tems ; je n'étais pas fâché d'ailleurs, d'avoir un habitant du pays capable de répondre aux queſtions qu'il me prendrait envie de lui faire pendant la route, & cet homme ſuivi, ſeulement de deux de ſes ſoldats, ſe mit en marche à pied à côté de mon cheval.

Il m'apprit que les Curdes ſes compatriotes ſe révoltaient ſouvent & n'obéiſſaient jamais ; que l'eſprit de rapine rendait ſes fonctions pénibles, & que je devais recommander aux Français qu'il

affectionnait de préférence à toute autre race d'infidelcs, de s'adresser toujours à lui, & de le bien traiter. Je tâchai à mon tour de lui persuader qu'il serait pendu s'il arrivait quelques catastrophes à nos Négocians, & nous ne nous persuadâmes ni l'un ni l'autre. Tandis que nous discourions ainsi, j'apperçus à peu de distance un pic horrible, & qui me paraissait devoir être un repaire de bêtes féroces. Avez-vous, lui dis-je, dans ce canton des tigres? Des tigres, me dit-il, en baissant la voix, en voulez-vous, mettez pied à terre, je vais vous en faire voir à trente pas d'ici. Un Garde-chasse qui annoncerait une compagnie de perdreaux, ne s'exprimerait pas différemment pour fixer l'attention d'un chasseur; mais on juge bien que cette chasse ne me tenta pas; & je congédiai le tentateur auquel je donnai quelques écus pour la peine qu'il avait pris.

Cette journée qui fut employée, à traverser des défilés & à franchir des rochers, nous conduisit au village du Beylan à trois lieues de la mer, & nous campâmes dans le peu d'espace que nous offrait l'escarpement de la gorge où ce village est situé. Nous étions en vue de la rade où la frégate s'était rendue pour me rembarquer, nous eussions même eu encore assez de jour pour gagner la ville d'Alexandrette, située sur le rivage; mais l'air y est si pestilentiel que l'on m'avait engagé à n'y pas coucher. Le Beylan, est aussi le refuge des facteurs que le commerce entretient à Alexandrette pour l'expédition des marchandises; cependant nonobstant le soin qu'ils ont d'y séjourner le moins qu'ils peuvent, & de venir au Beylan respirer un air salubre, il est rare que ces malheureux puissent résister long-temps à cet air méphytique. Il a sans doute pour principe

les marécages qui bordent la plage; mais la corruption de ces vapeurs appartient à des causes plus éloignées. On voit en effet que les montagnes qui entourent Alexandrette, trop élevées pour laisser échapper ces vapeurs, en les réunissant, & les condensant sous un ciel brûlant, sont le véritable motif de la corruption de l'air d'Alexandrette. Je n'ai jamais observé d'air mal sain, sans en retrouver la cause dans une disposition topographique absolument semblable [1].

Alexandrette était le terme des campemens journaliers dont je commençais à être fatigué, nous y arrivâmes d'assez bonne heure pour terminer avant la nuit les affaires qui m'y conduisaient, & après avoir contenté l'avidité des gens qui m'avaient accompagné, je me rendis vers

[1] Les vapeurs des rizières de l'Egypte ne rencontrent aucun obstacle qui les retiennent, elles filent librement, & sont par cette raison exemptes de corruption.

le

le soir à bord de l'Attalante, le vent favorable nous fit lever l'ancre aussi-tôt, & nous eûmes encore le temps de relever le Cap Saint-André.

C'est au Sud de cette terre, la plus avancée vers l'Est de l'île de Chypre où nous devions nous rendre, qu'est située la ville de Fagamouste, célébre par la résistance qu'elle a opposée aux Turcs, lorsqu'ils l'ont enlevée aux Vénitiens, & par leur trahison envers le Commandant qui leur a rendu cette ville.

Nous nous sommes trouvés le lendemain matin sur le Cap de la Grecque, & nous avons mouillé avant midi dans la rade de l'Arnaca, où les Négocians Français & le Consul du Roi en Chypre sont établis : cette ville que la convenance du commerce a fait préférer à Nicosie [1], est située à un quart de lieue de la marine. Les maisons des différens

[1] Capitale de l'île de Chypre.

Confuls, celles des Négocians & l'aifance que le commerce procure toujours aux habitans du lieu où il s'établit, donne à cette petite ville un afpect agréable.

L'île de Chypre eft un appanage de Sultane, & ce Royaume démembré des Etats Vénitiens, eft gouverné aujourd'hui par un Muffellim, qui demeure à Nicofie, ainfi que le Métropolite grec. L'adminiftration de ces deux chefs, l'un temporel, l'autre fpirituel, a eu des fuccès fi rapides, que les avantages du climat & des productions n'ont pu leur réfifter, & que cette belle contrée n'offre plus que le tableau de la folitude & de la mifere. Fontaine amoureufe, Amathonte & Paphos contiennent à peine quelque malheureux habitans couverts de haillons. Les taxes auxquels les Chypriotes font impofés, établies anciennement fur une plus grande population, devant être fupportées aujourd'hui par une

moindre quantité d'individus, en les invitant à la fuite, aggrave annuellement la misère de ceux qui ne peuvent échapper à cette horrible tyrannie; mais les moyens que la néceſſité eſt forcée d'employer pour acquitter cette ſurchage d'impoſition, en épuiſant les véritables ſources de la richeſſe, fera bientôt juſtice des tyrans; & leur fera partager la misère des eſclaves. En effet les vins de Chypre, dont le débit dépendait de la qualité, & qui ne peuvent en acquérir que ſur les meres ont déja perdu de leur valeur par l'extradition de ces vieilles futailles qu'on n'aurait pu ſe procurer autrefois, & que la misère eſt depuis long-tems forcée de vendre. Les Vénitiens ont acquis les plus anciennes; mais l'intérêt particulier qui s'eſt livré à cette ſpéculation n'a pas ſenti qu'en intervertiſſant l'ordre, il ſe nuirait à lui-même, & qu'une opération, qui ôte au cultivateur le moyen de

cultiver avec le plus grand fruit, en détruisant le cep rend la futaille inutile [1].

L'abondance & la variété des productions dont le sol inculte de Chypre se recouvre spontanément, font regretter que Tournefort, ce célèbre Botaniste, ait négligé de visiter cette île. Les recherches qu'on pourrait facilement y faire, dispenseraient de les étendre sur la côte de Caramanie où l'on ne pourrait herboriser sans danger. Le voisinage ainsi que les rapports du sol de Chypre avec le continent de l'Asie, semblent garantir que leurs productions y sont semblables, & j'ai regretté que la saison n'ait pas été favorable au zèle d'un jeune Naturaliste

[1] Les vins de Chypre qui ont assez généralement une saveur de gaudron assez forte, en reçoivent l'impression des outres gaudronnés dans lesquels on les enferme au sortir du pressoir, & jusqu'à ce qu'on les mette en futaille sur ses meres; ces vins perdent ce goût en vieillissant, & ont l'avantage, lorsqu'ils sont naturels, de ne jamais s'aigrir.

que M. Poiſſonnier avait placé ſur la frégate en qualité de Chirurgien Major.

Nous partîmes de Chypre en côtoyant cette île jusqu'à la pointe occidentale, d'où la frégate fit route ſur Rhodes, & nous mouillâmes en face de cette fameuſe tour, où la valeur de la nobleſſe Européenne diſputant des lauriers au grand Soliman, ne lui céda que le champ de bataille.

On voit encore dans la ville de Rhodes, pluſieurs armoiries des Chevaliers Hoſpitaliers, & cette île originairement la terreur des Turcs eſt encore redoutable à tout l'Archipel, par l'entretien de deux galères deſtinées à la défendre des Corſaires Malthais, & qui ne ſervent en effet qu'à vexer les habitans des îles voiſines.

Le gouvernement de Rhodes eſt donné à un Pacha à deux queues qui

s'abſente ſouvent. Le Naſir [1] eſt après lui l'homme le plus dangereux, & l'abus qu'il peut faire de ſon autorité porte plus particuliérement ſur les Européens. Celui qui poſſédait cet emploi à mon arrivée à Rhodes s'était rendu redoutable par ſes extorſions ; mais avide d'une main, & libéral de l'autre, c'était toujours du produit de ſes vexations qu'il achetait l'impunité. Tel eſt le ſyſtême qui gouverne l'Empire Ottoman. Il fournit au caſuel des Miniſtres de la Porte, le Grand-Seigneur y trouve lui-même la ſource qui remplit ſon tréſor particulier ; mais dans aucun des cas, rien ne retourne aux malheureux qui ont été vexés, & le Raya qui ſait que les plaintes, en n'ayant jamais d'autre effet que celui de faire partager le gâteau, ne font auſſi qu'exciter un nouvel appétit, eſt toujours aſſez prudent pour ſe taire.

[1] L'Intendant de la Douane.

Je ne parlerai pas des mœurs particulières des habitans de Rhodes, ni de ce que cette île peut avoir eu de remarquable. Ces détails ont été décrits par M. le Comte de Choiſeul-Gouffier, & ſon voyage comprenant ce qu'il me reſte à parcourir de la Grèce, je me bornerai au ſeul examen du Gouvernement Turc hors de la Capitale; mais je dois pour remplir le but que je me ſuis propoſé, en écrivant ces Mémoires, rendre ici témoignage à l'exactitude de M. le Comte de Choiſeul. Elle n'a négligé aucuns détails, & l'on doit ſans doute lui ſavoir gré de nous avoir retracé l'ancienne Grèce ſans jamais la confondre avec les traits qui caractériſent les Grecs actuels.

La mauvaiſe ſaiſon ſe joignant aux affaires de mon inſpection. Je me déterminai à paſſer une partie de l'hiver à Smyrne, & nous partîmes de Rhodes

pour nous y rendre en côtoyant l'Aſie [1]. Cette navigation qui nous aurait offert dans tout autre tems le coup-d'œil le plus varié, fut extrêmement fatigante ſur-tout vis-à-vis le golphe de Stanchio. Nous y eſſuyâmes un très-gros tems, qui après nous avoir tenu à la cape toute la nuit, nous força à relâcher le lendemain aux écueils du Pacha. Peu de tems après que nous eumes gagné cet abri, nous y vîmes arriver un bâtiment Vénitien qui prenait auſſi ce mouillage, & nous apprîmes du Capitaine, qu'ayant été aſſailli au loin par le gros tems, & ne ſachant, faute de relevement, où diriger ſa route, il avait pris le parti d'attacher à la proue de ſon bâtiment une image de la Vierge en lui abandonnant la conduite du vaiſſeau. C'eſt ainſi que ces bienheureux avaient

[1] C'eſt dans ces parages qu'on pêche les plus belles éponges.

traversés une mer pleine d'écueils ; mais on est encore plus effrayé, quand on réfléchit qu'il ne faut qu'un semblable succès pour noyer un bâtiment à la première occasion.

Notre route nous ayant conduit entre les îles de Spalmadors & le port de Tchesmé, j'eus occasion de voir ce théâtre où l'ignorance a joué le grand rôle. On y était encore occupé à repêcher le reste des canons de bronze engloutis dans ce goufre, & les gens commis à cette recherche s'appropriaient les tronçons qu'ils pouvaient soustraire & les vendaient au plus offrant [1].

A peu de distance de Tchesmé, nous doublâmes le Cap Cara Bournou qui

[1] Cette manière d'administrer pour le compte du Grand-Seigneur, est à un tel degré d'indécence, que l'on a vu un Pacha de Morée faire scier la volée des canons de Coron pour en vendre le métal. Ce moyen ingénieux de voler l'artillerie, sans diminuer le nombre des pieces peut avoir été blâmé ; mais n'a certainement jamais été puni.

ferme la rade ſpacieuſe & profonde au fond de laquelle eſt ſitué la ville de Smyrne. Cette échelle doit être [1] conſidéré comme le chef-lieu du commerce du Levant, il y eſt également actif & paſſif, & c'eſt l'entrepôt de toute l'Aſie. La richeſſe de pluſieurs grands Propriétaires entretient dans les environs de Smyrne un ſyſtême d'indépendance dont les progrès augmentent chaque jour. Ils tiennent eſſentiellement au pouvoir de l'argent, & ce pouvoir eſt irréſiſtible. On a pu remarquer auſſi que les efforts que la Porte a faite il y a quelques années pour détruire l'un de ces Agas [2], ont moins

[1] Le mot d'échelle qu'on emploie pour déſigner les Places de commerce en Levant, eſt pris du mot Turc Iskelé, eſpèce de jettée ſur pilotis, faite pour débarquer les marchandiſes, elles ſont conſtruites avec une ou deux marches pour la facilité du ſervice. Le mot Iskelé veut proprement dire échelle, & cela prouve que les traductions littérales ne ſont pas toujours dans le ſens le plus vrai.

[2] C'eſt le titre qu'on donne à tous les gens riches ſans charges, & ſur-tout aux grands propriétaires.

effrayé les autres qu'ils n'ont démontré la faibleſſe du Deſpote ; ils ſe ſont même enorgueillis de voir le Capitan Pacha chargé d'aller en perſonne inveſtir la maiſon de leur compagnon, & les cruautés que ce grand Amiral a exercées après ſa victoire contre des gens ſans défenſe qu'il a maſſacré impitoyablement, ne peut avoir préparé pour l'avenir qu'une plus grande réſiſtance.

C'eſt avec les Agas que le commerce traite de ſes retours, il en achette les récoltes de coton, il fournit en échange à la conſommation de ces Agas, & ſolde ſon compte en eſpèces ; il en eſſuie auſſi par fois quelques petites avanies ; mais l'intérêt de la denrée fait toujours la loi aux deux parties, & ce mal eſt rarement au degré de les déſunir. Le commerce de Smyrne étend ſes branches dans toute l'Aſie mineure, par le moyen des caravannes qui tranſportent nos draps de

Languedoc, que les Négociants du pays achètent en gros pour les répandre dans l'intérieur de cette vaſte contrée.

Il me reſtait pour terminer ma longue tournée, à parcourir la côte d'Europe, & je traverſai l'Archipel pour me rendre à Salonique l'un des grands Pachaliks de la Turquie Européenne. On voit à l'entrée du golphe qui y conduit ce fameux Mont Atos, aujourd'hui Monté-Santo, & ſeulement habité par des Moines Grecs. Quelques relations ont fait croire qu'ils poſſédaient une collection de manuſcrits précieux; mais il eſt plus certain qu'ils ne les liſent pas. Il eſt également vrai que les livres de l'ancienne Theſſalonique, ainſi que ceux de Conſtantinople ont été, lors de la conquête, mis ſous clef, & que les Barbares ont enſuite fondu du plomb dans les ſerrures, de manière que les reſtes de la littérature des Grecs livrés ou à la ſuperſtition

ou à l'ignorance, eſt ſi bien défendu par ces ennemis des lettres, qu'on peut à peine ſe flatter de leur en arracher quelques débris.

Le Gouvernement Turc ſe fait eſſentiellement remarquer à Salonique par l'oppoſition que le deſpotiſme y éprouve de la part des milices; l'eſprit de corps qui s'accroît toujours par les ménagemens, & s'approprie les lambeaux qu'il arrache à l'autorité, s'eſt emparé du gouvernement de Salonique. Pluſieurs Pachas en ont été ſucceſſivement les victimes; mais cette oppoſition au deſpotiſme, loin d'en détruire l'effet, ne ſert qu'à multiplier la tyrannie, & le Jéniſſaire Aga, les chefs qui commandent ſous lui, & chaque Jéniſſaire en particulier, ſont autant de tyrans que la Porte ménage, que le Pacha craint, que tout le pays redoute.

L'uſage des garniſons permanentes chez les Turcs, joint à l'indiſcipline des

troupes, leur donne en quelque ſorte la propriété du lieu où elles ſont domiciliées; elles y exercent des droits que l'uſage conſacre, que leur union conſerve, & qui contrarient conſtamment l'ordre qu'on voudrait établir. C'eſt d'après ce principe, que les Galiondgis qui ſont en poſſeſſion de vendre les agneaux à Conſtantinople, forcent les particuliers à les acheter. Les troupes Turques jouiſſent dans chaque ville du privilège de quelques accaparemens de cette nature; leur union anime l'eſprit de fraude qui attaque le fiſc. Cette infidélité eſt remarquable ſur toutes les côtes de l'Archipel, où l'extraction des bleds eſt devenue la baſe d'un commerce interloppe.

Les défenſes du Grand-Seigneur, d'autant plus ſévères, qu'il eſt lui-même le monopoleur de cette denrée, n'y ſont œuvre, & les Commandans des galiotes chargés d'empêcher cette ex-

portation, font les premiers à la favoriſer, au moyen d'une rétribution convenue & payée d'avance. On regle alors le lieu de la ſtation de la galiote, celui où le bâtiment interloppe fera ſon chargement, & le tems qu'il devra y employer. Les bateaux du pays tranſportent alors la denrée de la côte, des navires Grecs & Turcs ſont employés à ce travail, la galiote n'apperçoit rien, & l'avidité profitant de l'abandon, ſe livre à toute eſpèce de fraude.

La coupe des bois ſur les côtes eſt également livrée au pillage. Le particulier le plus puiſſant du pays, s'arroge le droit de diſpoſer de ces propriétés domaniales, & le navigateur qui achète en fraude, & cherche toujours à améliorer ſon marché, anime néceſſairement cet eſprit de maraude qui anéantit toute diſcipline, & ne laiſſe à l'Etat qui lui a

fourni ſes matelots, que des pertes incalculables.

En partant de Salonique, j'ai été viſiter les îles de Saint-George de Squire, de Paros, de Naxie & de Sira; ces îles ainſi que celles qui rempliſſent l'Archipel, ſont, ou des appanages particuliers dont les appanagiſtes diſpoſent, ou des dépendances directes du Capitan Pacha; mais dans tous les cas, les habitans, dont l'intérêt commun eſt d'éloigner la préſence d'un Officier Turc, ſollicitent la ferme de leurs îles; cependant comme le deſpotiſme a auſſi ſes prétentions & qu'il lui faut toujours une tête à couper, ou un homme à pendre, la forme républicaine, celle des communautés, ne peut lui convenir; il lui faut un Primat, un Deſpote ſubalterne, & le Grec qui obtient cette dignité ne trompe pas ſon eſpérance.

En

En partant de Syra, nous fîmes voile pour Naples de Romanie. Cette ville située au fond du Golphe qui porte son nom, & qui, avec celui de Lépante, forme la presqu'île de Morée, était alors la résidence du Pacha qui gouverne cette partie de la Turquie Européenne. Il venait d'être obligé de s'y réfugier pour se mettre à l'abri des excès qui dévastaient la Morée, depuis que les Albanais étaient venus la défendre contre l'invasion des Russes. Ces troupes dont la Porte voulait se débarrasser, prétendaient n'être congédiés qu'avec le solde des arrérages qui leur étaient dus, & qu'on leur refusait : le Grand-Seigneur voulait avant tout être obéi, les Albanais prétendaient être payés, leurs prétentions augmentaient ainsi que leur insolence, & le Pacha chargé de cette négociation n'avait ni argent, ni bras pour la bien conduire. Les ordres de

Conſtantinople le preſſaient cependant d'en finir, & quelques actes de rigueur toujours déplacés quand on ne peut les ſoutenir, ne ſervirent qu'à réunir les révoltés, dont le premier exploit fut de s'emparer de Tripolitza, capitale de ce Royaume.

La retraite du Pacha avait été dictée par la prudence du moment; mais il n'avait pas moins de craintes du côté de la Porte que du côté des Albanais. Sa poſition était embarraſſante, je l'avais connu à Conſtantinople pendant qu'il y poſſédait la charge de Grand-Ecuyer, & je le trouvai occupé des préparatifs du ſiége de Tripolitza. Ce Turc accoutumé à voir le Grand-Seigneur diſpoſer de mon activité, & m'accorder ſa confiance dans tout ce qui avait eu du rapport au militaire, ne mit pas en doute mon empreſſement à me charger de la réduction des rebelles de Morée. L'armée qu'il avait raſſemblée

& dont il me deſtinait le commandement n'était compoſéee que de volontaires, ſa maiſon était du nombre, & cette troupe paraiſſait plus animée par l'ardeur du butin, que par l'amour de la gloire. J'obſervai auſſi que le Pacha certain de s'approprier l'un & l'autre après le ſuccès, faiſait bon marché de ſon autorité pour ne pas compromettre ſon individu. Je m'amuſai quelque tems de ſon embarras & de ſes inſtances, & je conclus enfin par lui dire que je ne devais ni ne pouvais me charger d'une commiſſion auſſi étrangère à celle qui m'était confié; cependant je ne parvins à le convaincre que de ma mauvaiſe volonté, & je n'eus pas plus de ſuccès en voulant lui démontter qu'il ne convenait qu'à lui de conduire cette affaire, dans laquelle ſa préſence aurait plus de pouvoir que les forces militaires, dont il diſpoſait. Son parti de reſter à Naples

M 2

de Romanie était inébranlable, je le laissai en proie aux désordres de ses idées & de ses dispositions [1], & je partis pour me rendre à Tunis où je devais finir mon inspection.

Après avoir touché à Malthe, & relâché à la Lampedouse, nous doublâmes le cap Bon, & fûmes mouiller vis-à-vis le nouveau Château de la Goulette, d'où je me rendis à Tunis.

Cette ville située sur le bord d'un lac ou plutôt d'un bas-fond qui en a la forme & qui communique au golphe par un canal, est assez grande, assez bien bâtie & passablement défendue par le Fort de la mer & par quelques fortins répandus sur les éminences qui l'environnent. Il est probable que cette situa-

[1] Il me fallut cependant montrer au Commandant de l'Artillerie, l'usage des mortiers à grenades, & la manière d'en préparer les fusées. La Porte n'est parvenue que long-temps après à faire cesser les troubles de Morée.

tion adoptée d'abord par les pêcheurs qui ont déterminé celles de presque toutes les villes maritimes, a paru aux Tunisiens préférable à celle de Carthage, lorsqu'enrichis par leurs rapines, ils osèrent attaquer ouvertement le commerce. On doit présumer que leurs pirateries les ont invités à se préserver du bombardement. Le plateau sur lequel on voit encore les ruines de l'ancienne rivale de Rome s'avance au contraire à mi-golphe, & par cette raison aurait exposé les Tunisiens à un coup de main; seule attaque qu'ils aient à redouter, tant que la politique de l'Europe, le télescope à la main, pour porter ses vues dans les contrées les plus éloignées, ne pourra appercevoir ce qui serait véritablement à sa convenance. On voit encore près de Tunis les aqueducs de Carthage ; on retrouve également à six lieues dans les terres, le Château-

d'Eau qui servait de réservoir, & c'est sans doute le seul monument de ce tems qui annonce quelque magnificence ; les débris entassés sur le plateau n'en présentent aucune, ce n'est qu'en les fouillant qu'on en découvre quelques traces dans les médailles d'or que le tems n'a pu détruire : j'en ai vu à Tunis une collection qui m'a paru précieuse.

La dignité de Bey est héréditaire, son autorité est absolue, & elle s'étend dans l'intérieur de l'Afrique sur une grande étendue de pays dont il perçoit le tribut avec une petite armée qu'il fait promener annuellement à cet effet. Ce revenu se joint à celui des dîmes, de la capitation, de la part aux prises & des douanes que le Souverain perçoit; mais le commerce & l'industrie des Tunisiens sont la véritable base de leurs richesses & d'une sorte d'affabilité qui les distingue des autres Nations Barbaresques. Le

Bey habite à quelque diftance de la ville. Sa réfidence fe nomme le Barde, & ce Palais entouré de murs & flanqué de tours, préfente dans fon intérieur une magnificence que l'extérieur ne promet pas; ce qui m'en a paru le plus remarquable, eft une cour affez fpacieufe entourée de bâtimens élevés fur une colonade de marbre blanc: il y a auffi quelques appartemens dans l'intérieur qui m'ont paru affez bien décorés pour le pays; mais ceux qui ne jugeraient le Barde que fur la falle du Divan où le Bey reçoit en cérémonie, ne concevrait pas une haute idée de fa magnificence. C'eft peut-être auffi pour ajouter à celle que j'en avais reçu que le premier Miniftre me donna une audience particulière dans la falle du Tréfor. J'ignore fi le coffre qui nous y fervit de fiége était plein d'or, ainfi que ceux dont cette falle était remplie, je n'ai

vu qu'un garde-meuble, ou plutôt l'arriere-boutique d'un Frippier, où les marchandises étaient amoncelées ; mais je n'en ai pas moins été charmé de la douceur, de l'intelligence & de la finesse d'esprit du Barbaresque avec lequel j'avais à traiter de mes affaires. J'eus aussi une audience particulière du fils du Bey qui régnait alors, & qui vient de succéder à son père ; on m'avait prévenu de la timidité de ce jeune Prince, & mon premier soin fut de le mettre à son aise.

J'ai vu au Barde un grand nombre d'esclaves de toutes les Nations ; mais ils ne m'ont présenté aucunes des idées reçues à leur égard. Je les ai vu bien vêtus, bien nourris, bien traités, & je doute que le plus grand nombre, même ceux qui sont attaqués de la maladie du pays, eussent long-tems à se louer de leur rachat. Il est possible à la vérité que les esclaves vendus dans l'intérieur du

pays, ou à des particuliers qui ne les achètent que par ſpéculations ne ſoient pas auſſi heureux que ceux qui tombent en partage aux Souverains ou aux Grands. On doit cependant préſumer que l'avarice de leurs maîtres milite en leur faveur. Il faut l'avouer, les Européens ſont les ſeuls qui traitent mal leurs eſclaves, & cela vient ſans doute, de ce que les Orientaux amaſſent pour les acheter, & que nous les achetons pour amaſſer. Ils ſont en Orient la jouiſſance de l'avare, & chez nous ſeulement l'inſtrument de l'avarice. Qu'on tranſporte en pays neutre un Nègre de nos Colonies avec un Européen eſclave à Tunis; c'eſt à ce Tribunal que je vous cite.

Le caractère des Tuniſiens, leurs paſſions & tout ce qui conſtitue leurs mœurs, participe du climat brûlant de l'Afrique; mais ſi l'imagination de ces

peuples, ainſi que celle des Turcs s'égare néceſſairement par les privations qui réſultent pour le grand nombre de la pluralité des femmes, toujours réſervée aux Riches, la conſtitution des Africains ne leur permettant pas de ſe livrer aux mêmes erreurs, rien n'arrête leur fougue impétueuſe, elle franchit juſqu'aux bornes de la nature humaine.

Ceux qui penſent que les négligences de propreté ſont les premières cauſes de l'inſalubrité des villes, ſeraient tonnés de voir que les habitans de Tunis exiſtent dans l'atmoſphère infect qu'ils reſpirent. Il eſt occaſionné par les émanations putrides d'un canal qui conduit les immondices de cette ville au lac qui en eſt voiſin; ce lac lui-même donne des exhalaiſons qui ne paraiſſent pas moins dangereuſes, & l'on ne peut attribuer la ſalubrité de Tunis qu'à la profondeur du vallon qui aboutit au golphe, & qui

en attirant les vapeurs du canal & du lac ne leur donne pas le tems d'acquérir ce degré de corruption qui les rendrait nuisibles à la vie des hommes.

En quittant Tunis pour me rembarquer, j'eus occasion d'observer les débris du Fort que Charles-Quint y fit bâtir. Des attérissemens, l'ont un peu éloigné de la mer, & c'est sans doute pour cette raison que les Tunisiens lui ont substitué celui de la Goulette.

Nous quittâmes cette rade pour nous rendre à Toulon, & je termine ici des Mémoires que je n'aurais jamais écrit si je ne les avais cru utiles.

FIN.



TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans les quatre Parties de cet Ouvrage.

Les lettres A, B, C, D, *indiquent les Parties. Le chiffre Arabe indique les pages.*

A.

C.

Croiſſant

D

F.

H.

I.

N 3

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

V.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matières.



